900 JUIN — II ✣ NUMÉRO SPÉCIAL : RÉJANE N° 36

LE THÉATRE

TION ET RÉDACTION : Boulevard des Capucines. | PUBLICITÉ : DUHAMEL et COMMUNAY, seuls concessionnaires 19, Boulevard Montmartre. | CONDITIONS DE L'ABONNEMENT : PARIS : 1 an. 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an 44 fr. ÉTRANGER (Union postale) : 1 an. 52 fr. | ABONNEMENT ET VENTE : Librairie du FIGARO, 26, rue Drouot.



Cliché P. Nadar. Typogravure Goupil, Paris.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — Mme RÉJANE. — Rôle de *Catherine (MADAME SANS-GÊNE)*

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS

de Qualité Supérieure

Thés

une seule Qualité. Qté SUPÉRIEURE

Composée exclusivement de Thés Noirs

Entrepot Général
19 Avenue de l'Opéra. Paris

Dans toutes les Villes chez les Principaux Commerçants

LE THÉATRE

N° 36 Juin 1900 (II)

RÉJANE



Mme RÉJANE CHEZ ELLE, AVEC SES ENFANTS, GERMAINE ET JACQUES POREL

Cliché Boyer.

LEFEBVRE (M. Huguenet) CATHERINE (Mme Réjane)
ACTE Ier

RÉJANE

La Reprise de MADAME SANS-GÊNE, par H. Fouquier

L'Exposition devait amener, dans tous les théâtres, les reprises des grandes pièces à succès. De toutes ces reprises, celle qui s'imposait le plus était, peut-être, celle de *Madame Sans-Gêne*. La pièce avait admirablement réussi à la création. Un assez long temps s'était écoulé depuis qu'on l'avait donnée pour la première fois. Enfin, avec une mise en scène superbe, qui n'est pas seulement luxueuse, mais qui est encore évocatrice, par son exactitude, d'une époque intéressante, cette pièce avait la bonne fortune de pouvoir nous être rendue avec la principale interprète de la création, cette interprète étant Madame Réjane, qui y a un de ses rôles les plus charmants. Le succès de la reprise était donc certain.

Cette mise en scène de *Madame Sans-Gêne*, dont je ne fais que signaler le mérite d'art et de vérité historique, est étudiée plus loin et placée sous les yeux des lecteurs. Je n'ai pas davantage à insister sur le mérite singulier d'une interprétation parfaite, où, d'un ensemble excellent, se détachent des protagonistes hors de pair. C'est de la pièce même de MM. Sardou et Moreau qu'il m'appartient de parler. Elle est, à la fois, historique et anecdotique et, par là, elle répond de la façon la plus complète à un goût, à une curiosité, et, je crois qu'on peut le dire aussi, à un progrès des esprits de notre temps. L'histoire n'est plus seulement aujourd'hui l'exposé des grands faits officiels, accompagné de réflexions philosophiques sur l'influence et les résultats que ces faits ont eus sur l'existence des nations. Nous voulons savoir davantage et connaître avec détail l'intimité des grands acteurs qui ont tenu les premiers rôles dans le drame et la comédie de l'histoire. Quand nous savons ce que fut le chef d'État, le politique, le général, nous voulons pouvoir apprécier l'homme



Cliché Reutlinger.

CATHERINE (Mme Réjane)
ACTE Ier



Cliché P. Nadar. *Typogravure Goupil, Paris.*

RÉJANE DANS *MADAME SANS-GÊNE*

Rôle de *Catherine* (ACTE Ier)

VAUDEVILLE



Cliché Boyer.
Mme RÉJANE (Rôle de Catherine)
ACTE III. — *Costume de la création*

qui était en lui, et l'anecdote s'inscrit en marge de la grande histoire. A paraitre ainsi devant nous en déshabillé et comme en robe de chambre, les personnages célèbres perdent de leur solennité et, parfois, un peu de leur grandeur. Mais ils gagnent en intérêt et, souvent aussi, en sympathie. Il y a plus d'humanité en eux. Ils sont plus près de nous. Et, à tout prendre, il ne me paraît pas mauvais que cette idée gagne du terrain chez nous que, pour être un grand homme, on n'est pas moins un homme.

Les circonstances ont fait que Napoléon est un des personnages historiques à peu près contemporains sur qui s'est le plus exercée notre curiosité nouvelle. Ce n'est pas que la scène même ne se soit depuis longtemps emparée de lui. Mais elle ne l'avait jamais fait aussi librement que de nos jours. Des raisons d'ordre politique, tantôt ne permettaient pas de faire figurer Napoléon sur la scène, tantôt empêchaient de l'y montrer autrement que d'une façon passionnée ou convenue. De plus, pendant au moins les trois quarts du siècle qui finit, nombre de personnages de l'entourage de l'Empereur étaient encore vivants ou représentés par des héritiers directs. Enfin, les mémorialistes du premier Empire n'ont guère laissé paraître leurs souvenirs, publier leurs correspondances que depuis quelques années. Toutes ces circonstances réunies ont fait que nous avons assisté à la naissance, au théâtre, d'un véritable cycle Napoléonien.

Que de choses étaient à raconter! Ce n'est pas seulement sur les champs de bataille que l'aventure de la vie de l'Empereur fut extraordinaire. Elle est encore passionnément intéressante dans les intrigues de la politique, dans ses amours, dans ses rapports avec sa famille, frères et sœurs. Sur tous ces points les documents ont abondé. Les auteurs dramatiques n'ont eu qu'à choisir. M. Sardou a fixé son choix sur deux choses : les difficultés que l'Empereur trouva à discipliner l'humeur souvent fort turbulente de ses sœurs, envieuses entre elles et, surtout, la jalousie que Napoléon éprouva au sujet de sa seconde femme, l'impératrice Marie-Louise. Cette ja-



Cliché Reutlinger.
Mme RÉJANE (Rôle de Catherine)
ACTE II. — *Costume de la création*



Cliché Boyer. LA PRINCESSE ÉLISA (Mlle Labadie) — LA REINE CAROLINE (Mlle S. Avril) — Mal LEFEBVRE (M. Huguenet) — CATHERINE (Mme Réjane) — FOUCHÉ (M. Lérand)

ACTE II

lousie est chose certaine. Elle a très certainement existé, sans qu'on puisse y trouver la preuve que Napoléon ait aimé très sérieusement la fille de l'Empereur d'Autriche.

Napoléon, en effet, paraît avoir été plus amoureux de tempérament que de sentiment. On peut penser que trois femmes seulement eurent de l'action sur lui. Deux par leur beauté : ce furent Mademoiselle Georges et la comtesse Walewska. Une seule, peut-être, éveilla sa tendresse et lui fit connaître la reconnaissance : ce fut Joséphine. De celle-ci, il fut jaloux en amoureux. De Marie-Louise, il fut jaloux en Empereur. Et M. Sardou a su, d'une rare exactitude, nous le faire entendre.

Ces deux éléments de la pièce : la jalousie de Napoléon contre le comte de Neipperg, qui devait, plus tard, être l'époux vraiment aimé de Marie-Louise, et les difficultés à mettre la paix entre ses orgueilleuses sœurs, M. Sardou les a reliés en y mêlant le personnage de la maréchale Lefebvre, dont l'anecdote personnelle prend la première place dans



Cliché Boyer. CATHERINE (Mme Réjane)

ACTE II. — *L'Essayage*

l'œuvre. La maréchale, qui, lorsqu'elle était blanchisseuse et courtisée par le sergent Lefebvre, avait déjà mérité le sobriquet de « Madame Sans-Gêne » par la liberté de ses propos de brave fille de Paris, conserva, à la Cour, ses allures plébéiennes. A chaque changement brusque de régime, il y a, de la sorte, des femmes de parvenus qui disent : « C'est nous qui sont les princesses ! » Seulement, Madame Sans-Gêne, telle que nous la montre M. Sardou, fut une parvenue charmante et pleine d'esprit et de cœur : et, en nous la montrant telle, il ne s'éloigne peut-être pas beaucoup de l'histoire. En une suite de scènes exquises, nous la voyons, au prologue, sauvant Neipperg, pendant la journée du 10 août. Puis, dénoncée par les sœurs de Napoléon, à qui elle a tenu tête, elle évoque délicieusement devant l'Empereur les jours passés où, petit lieutenant, il fut bien aise de trouver chez elle, qui regardait le jeune homme d'un œil attendri, un crédit qu'il oublia de régler. Et, quand Napoléon s'est assuré que son

Cliché Boyer. NEIPPERG (M. Grand) NAPOLÉON (M. Duquesne) CATHERINE (Mme Réjane)

SCÈNE FINALE DE L'ACTE III

ancienne blanchisseuse est une épouse fidèle, il sait faire taire ses sœurs, avec qui il a une querelle qui, se terminant en patois corse, est un chef-d'œuvre de vérité. Et comme l'Empereur a raison de garder la maréchale à la Cour! Car l'ancienne petite ouvrière, par sa diplomatie et son courage, le sauve d'une de ces violences néfastes qui mirent des taches sur sa mémoire. M. Sardou, en effet. a supposé — supposition très plausible — que Neipperg vint à Paris, non seulement pour conspirer contre l'Empereur mais encore pour se rapprocher de Marie-Louise. L'Empereur, le surprend, la nuit, aux Tuileries, se rendant à un entretien secret avec l'Impératrice et veut le faire fusiller : et c'est Madame Sans-Gêne qui, d'accord avec le prudent Fouché, sauve Neipperg. Quoi qu'il en soit de la réalité de l'anecdote, on peut dire que *Madame Sans-Gêne* a, au plus haut degré, le mérite de la vérité historique. Et cette vérité, je ne la trouve pas seulement dans des traits rigoureusement exacts, dans ce que



Cliché Boyer. CATHERINE (Mme Réjane) NAPOLÉON (M. Duquesne)

ACTE III

j'appellerai aussi la restitution matérielle du milieu. Elle est dans la peinture du caractère de Napoléon, dans le mélange de violence et de bonne humeur qu'une étude plus attentive du personnage a fait découvrir en lui. Assez volontiers emphatique quand il jouait son rôle de héros, il avait souvent des accès de familiarité qui n'étaient pas sans bonhomie. Et, ici, il est aussi vrai dans sa terrible colère de César outragé que dans sa belle humeur de soldat qui se souvient d'avoir trouvé dans sa giberne le sceptre du monde. C'est certainement à cette belle et fine peinture du caractère de Napoléon que *Madame Sans-Gêne* doit d'être cette œuvre qu'elle est, plaisant aux hommes de toutes nations. Car nulle popularité ne fut plus universelle que celle de l'Empereur. Rien de lui n'est indifférent. Et, pour nous, Français, c'est une joie de le voir aux prises avec une femme qui est une Parisienne à la fois très raffinée et très délicate d'esprit, mais restée presque faubourienne d'allure. Et c'est le triomphe de notre tradition galante qu'une grisette de bon cœur et d'humeur charmante soit un instant le bon ange d'un héros.

HENRY FOUQUIER.



Cliché P. Nadar. FOUCHÉ (M. Lérand). CATHERINE (Mme Réjane) Typogravure Goupil, Paris.

MADAME SANS-GÊNE

(Acte IV)



Cliché Reutlinger. RÉJANE EN 1900

RÉJANE



RÉJANE
A dix-huit ans

Gabrielle Réju est née dans l'un des quartiers les plus purement parisiens de la capitale, 14, rue de la Douane, quartier de commerce et d'industrie, qui n'est pas encore le faubourg et qui n'est pas le boulevard. Son enfance s'est donc passée entre la porte Saint-Martin et la place du Château-d'Eau, là où défilent tous les cortèges populaires, là où se groupent toutes les émeutes, malgré la caserne d'en face.

Quand elle vint au monde, sa mère tenait le buffet du foyer de l'Ambigu, et son père était contrôleur du théâtre. Ce père avait même autrefois joué un peu la comédie et le drame et dirigé le théâtre d'Arras. Sitôt qu'elle sut marcher, l'enfant passa donc les soirées près de sa mère, à l'Ambigu. Quand elle avait sommeil, on la couchait dans un coin sur des couvertures, et on venait la voir dormir là, son petit museau pâle encadré de l'auréole ébouriffée de ses cheveux noirs. Si elle se réveillait, elle allait dans la salle, s'asseyait au balcon, et buvait avec délices la terreur des mélodrames.

Qui pourrait dire l'influence qu'eurent sur sa vie et sur sa carrière, ces premières années d'enfance ? Pour elle, ce temps est présent à sa mémoire comme s'il était d'hier. Quand elle ne joue pas elle-même au Vaudeville, elle aime à aller revoir ce foyer Empire avec ses colonnes plates collées au mur, ces colonnes rondes de faux marbre rouge, ce petit balcon de fer pour trois personnes, qui communique avec les troisièmes galeries, ce lustre dont on baissait les lumières pendant chaque acte, et qui devenait alors triste, si triste ! ce buffet d'acajou à la tablette de marbre gris, avec sa corbeille d'oranges, quelques boîtes de sucres d'orge, des pastilles au citron, cinq ou six madeleines et ces deux ou trois éternelles bouteilles et demi-bouteilles de champagne auxquelles on ne touchait jamais... Elle revoit, comme sur une plaque photographique bien conservée, ce qu'elle regardait par les vitres poisseuses du foyer : tout près, la marquise de verre, puis le terre-plein de l'Ambigu, les arbres, le boulevard, les becs de gaz, les petites lanternes allumées sur les voitures à bras des marchandes d'oranges, et, au fond, la place du Château-d'Eau.

Et la salle ! le velours rouge des fauteuils, le grand lustre imposant, le rideau surtout, le rideau avec le mystère de ce qui va être tout à l'heure, de ce qui va l'épouvanter, la charmer ou l'attendrir. Et, devant sa mémoire fidèle, passent les silhouettes qui lui paraissaient épiques des comédiens d'alors : les troisièmes rôles sinistres, Castellano, Omer et son regard d'aigle ; les jeunes premières touchantes, et toujours en larmes : Jane Essler, Adèle Page, Dica Petit ; les beaux jeunes premiers : Paul Clèves, Bondois, Paul Deshayes ; les grands premiers rôles : Frédérick Lemaître, Mélingue, Lacressonnière, Marie-Laurent ! Et c'était : *la Bouquetière des Innocents*, *la Poissarde*, *la Tour de Londres*, *Marie de Mancini*, le *Juif errant*, etc., etc.

Le jour d'une nouvelle pièce, pendant les entr'actes, elle racontait l'action à sa mère, et elle s'essayait à imiter les artistes qu'elle venait de voir haleter et sangloter sur la scène. Ce qui la frappait le plus, c'était la mimique essoufflée des jeunes premières dans les instants dramatiques, et, tout en faisant bouffer son corsage d'enfant, elle demandait en imitant les halètements de la poitrine de Jane Essler soulevée comme une vague :

« Mère, est-ce que je respire comme elle ? »

Elle se faisait des traînes avec des serviettes dont elle balayait majestueusement les planches du foyer, et, de son mouchoir, elle s'épongeait précipitamment les yeux en se détournant un peu, comme les artistes de drame qui ne doivent avoir l'air de pleurer que pour la salle.

Le plus ancien souvenir qui soit resté dans sa mémoire d'enfant, c'est celui de la loge d'Adèle Page, où sa mère l'avait conduite un soir... Mais elle n'y vit qu'une seule chose : la psyché ! Ses yeux ne pouvaient s'en détacher, ce fut longtemps dans son imagination puérile, le comble du luxe et de l'élégance, et, plus tard, à travers la vie, la vision de la psyché ne la quitta jamais ; son rêve se réalisa un jour, et ce fut une fête ! Elle se souvient aussi que ce soir-là, l'artiste mit son manteau de cour tout de velours et de pierreries sur ses petites épaules, et sur sa tête, son diadème royal !

Avant qu'elle n'eût tout à fait cinq ans, son père mourut. Voilà donc la mère et l'enfant réduites à leurs propres forces. On la mit à l'école. Trois ou quatre années se passent ainsi. Madame Réju obtint un service de bureau à l'Hippodrome, et Gabrielle fut confiée à une amie. Chaque jour avant de partir, sa mère lui remet un franc pour son dîner du soir, qu'elle va prendre à un bouillon voisin, faubourg Saint-Martin, où la gérante a soin d'elle. On lui avait bien recommandé : « Surtout prends garde aux voitures ! pour traverser, n'accepte jamais que l'aide d'un monsieur décoré. » Or, en ce temps-là, les messieurs décorés étaient plus rares qu'aujourd'hui, et souvent elle se voyait

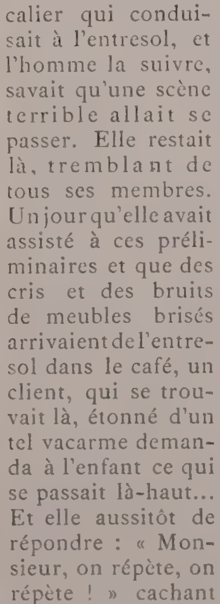


RÉJANE
A huit ans

forcée de se contenter d'un monsieur qui « avait des gants ». Elle était très fière de sortir ainsi, seule, et d'aller au restaurant comme une grande personne. Là, elle désobéissait à sa mère. Celle-ci lui recommandait bien de ne pas manger de salade ; mais les autres plats étaient servis tout prêts, et ne laissaient aucune place à l'initiative. La salade, au contraire, on la préparait soi-même. « C'était plus âgé ! » Et, comme à cet âge on n'a que l'envie de vieillir bien vite, elle commandait une salade pour affirmer son indépendance et prouver ses capacités. Sur ses vingt sous, elle en conservait un qui lui servait à acheter une orange. Non pas une orange d'un sou qui lui eût donné l'air trop petite fille, mais une grosse orange, un peu gâtée, qu'on lui donnait pour le même prix, et qu'elle allait ensuite étaler sur le rebord du balcon de l'Ambigu, où elle assistait, avant de rentrer, à un acte de *la Bouquetière des Innocents* ou du *Crime de Faverne*.

On demeurait alors rue de Lancry. En revenant de dîner, elle devait passer devant la terrasse du café de l'Ambigu. Elle se préparait de loin à ce passage. Elle connaissait naturellement tous les artistes, et elle savait qu'on la regardait. Aussi, toute fière d'un châle rouge à carreaux de sept francs cinquante qu'elle trouvait plus beau que tous les manteaux de fourrure, elle prenait sa tournure la plus désinvolte, se cambrait la taille aux approches de la terrasse, et adressait à la galerie le plus gracieux et à la fois le plus cérémonieux de ses sourires !

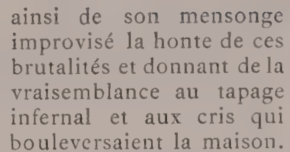
La nature précoce et complexe de la petite Gabrielle faisait l'admiration de tous les amis de sa famille. Sa mère raconte un fait qui montre d'une façon saisissante la vivacité de son intelligence et sa sensibilité. La famille était liée avec le propriétaire du café de l'Ambigu. L'homme, dominateur, tyrannique, brutal, battait outrageusement sa femme. Et Gabrielle quand elle voyait le mari froncer le sourcil, faire un signe de tête à son épouse,



celle-ci monter l'escalier qui conduisait à l'entresol, et l'homme la suivre, savait qu'une scène terrible allait se passer. Elle restait là, tremblant de tous ses membres. Un jour qu'elle avait assisté à ces préliminaires et que des cris et des bruits de meubles brisés arrivaient de l'entresol dans le café, un client, qui se trouvait là, étonné d'un tel vacarme demanda à l'enfant ce qui se passait là-haut... Et elle aussitôt de répondre : « Monsieur, on répète, on répète ! » cachant



Cliché Reutlinger.
RÉJANE
A seize ans

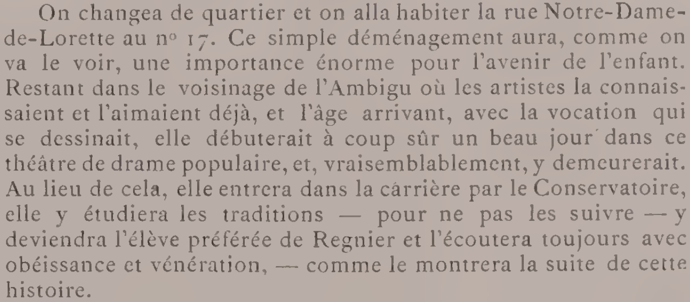


ainsi de son mensonge improvisé la honte de ces brutalités et donnant de la vraisemblance au tapage infernal et aux cris qui bouleversaient la maison.

Entre les heures de classe, et le jeudi toute la journée, l'enfant aidait sa mère à fabriquer des éventails pour la maison Meyer, rue Meslay, des éventails à palmes où elle se montrait très habile. La façon de ces éventails se payait 2 fr. 25 ou 2 fr. 50 la douzaine. Mais les deux femmes étaient fières : elles ne voulaient pas qu'on sût qu'elles travaillaient de leurs mains. Et elles donnaient cinq sous par douzaine à une voisine qui les portait pour elles chez ce fabricant !

« C'étaient nous les femmes du monde dignes et fières qui travaillent en cachette ! » dit plaisamment Réjane en racontant ces détails.

RÉJANE
A onze ans



On changea de quartier et on alla habiter la rue Notre-Dame-de-Lorette au n° 17. Ce simple déménagement aura, comme on va le voir, une importance énorme pour l'avenir de l'enfant. Restant dans le voisinage de l'Ambigu où les artistes la connaissaient et l'aimaient déjà, et l'âge arrivant, avec la vocation qui se dessinait, elle débuterait à coup sûr un beau jour dans ce théâtre de drame populaire, et, vraisemblablement, y demeurerait. Au lieu de cela, elle entrera dans la carrière par le Conservatoire, elle y étudiera les traditions — pour ne pas les suivre — y deviendra l'élève préférée de Regnier et l'écoutera toujours avec obéissance et vénération, — comme le montrera la suite de cette histoire.

Dans la maison qu'habitaient Madame Réju et sa fille et sur le même palier, se trouvait une dame avec qui, peu à peu, elles se lièrent. Quand arriva la guerre, la dame quitta Paris en priant Madame Réju de vouloir bien, en son absence, surveiller son appartement qui donnait sur la rue. Et c'est de sa fenêtre qu'un beau matin l'enfant assista à la fusillade entre Versaillais et Communards. Les Versaillais avaient tourné la barricade de Notre-Dame-de-Lorette, envahi la rue Saint-Georges et, par le derrière des maisons, étaient arrivés à la rue Notre-Dame-de-Lorette d'où ils pouvaient à l'aise canarder les insurgés. L'enfant conserva de cette journée une vision terrible. Curieuse, elle alla jusqu'aux fenêtres matelassées derrière lesquelles tiraient les Versaillais, et elle entendit siffler sous son nez les balles des Communards répondant à celles de la troupe. Et elle vit, le soir, passer devant ses



Cliché P. Nadar.
RÉJANE
A vingt ans



Cliché P. Nadar.
RÉJANE dans *Ma Cousine*, rôle de *Riquette*
VARIÉTÉS



Cliché Camus
RÉJANE dans *Ma Camarade*, rôle d'*Adrienne de Bois-Thulbé*
PALAIS-ROYAL



Cliché P. Nadar.
RÉJANE dans *La Revue improvisée*, rôle de *La Gaîté française*
UNION ARTISTIQUE (1886)

yeux les corps d'un capitaine et d'un jeune sergent, que, le matin, elle avait aperçus luttant dans l'ardeur de la bataille. Première vision de la mort pour ses yeux d'enfant, premier souvenir historique de sa vie.

La guerre terminée et la Commune vaincue, Gabrielle Réju retourna en classe à la pension Boulet, rue Pigalle. Ayant grandi, elle se rendit compte qu'elle n'avait jusque-là rien appris, et se mit à étudier avec conscience. Naturellement, elle avait conquis la maîtresse de pension, qui, voulant lui donner une preuve d'intérêt, la poussa à obtenir ses brevets. Elle lui faisait entrevoir que, son premier diplôme obtenu, et en attendant le brevet supérieur, elle la prendrait comme sous-maîtresse à 40 francs par mois d'appointements, plus « le déjeuner ». Madame Réju s'enthousiasma de cette idée, et résolut de l'accepter pour sa fille. Mais celle-ci avait déjà son rêve qu'elle dorlotait avec amour au fond de sa cervelle enfantine. Provisoirement, elle accepta de faire la classe aux toutes petites, car elle adorait les enfants. Malheureusement, si elle apprenait bien ses leçons, elle négligeait la couture et la broderie. Et, un jour, qu'une petite vint lui demander de lui enseigner « le point de marque » elle fut bien embarrassée, mais pas longtemps : « Comment ! tu ne sais pas encore faire le point de marque, à ton âge ? » s'indigna-t-elle. Et la petiote de répondre en zézayant : « Non, mademoiselle. » Alors, avisant une enfant plus grande qui marquait avec entrain, elle lui dit négligemment : « Allons, toi, montre à la petite paresseuse comment on fait le point de marque ! Moi, je n'ai pas le temps ! »

Quelquefois, le dimanche, on allait en soirée chez une amie de sa mère, où se réunissaient des artistes comme Félicien David, Joseph Kelm, l'auteur de *Fallait pas qu'il y aille*, l'architecte Frantz-Jourdain, et d'autres encore qui constituaient une sorte de cercle artiste, quelque chose comme un *Chat Noir* mondain, où étaient fort goûtées ses qualités de spontanéité, d'esprit, de naturel et de gaieté. Elle chantait des chansonnettes du temps, pleines de sous-entendus croustillants, qu'elle soulignait, sans y rien comprendre, d'œillades et de sourires à mourir de rire !



Cliché P. Nadar.
RÉJANE dans *La Parisienne*, rôle de *Clotilde*
VAUDEVILLE

Son goût pour le théâtre s'augmentait de ses succès d'enfant. Elle roulait ses projets dans sa tête ! Elle voulait décidément être « actrice ». Elle voulait, comme celles qu'elle avait vues, faire pleurer des salles entières et acclamer son héroïsme de mère ou de fiancée persécutée.

La querelle commença entre la mère et la fille, éternelle et vaine querelle qui finit toujours par la victoire de celle qui veut. En attendant, c'était la lutte journalière. Madame Réju poussait aux diplômes :

« Quand une carrière honorable s'offre à vous, répétait-elle (pense donc ! 40 francs et le déjeuner !), on n'a pas le droit de faire de sa mère, une mère d'actrice !... »

Oh ! ce mot dédaigneux de « mère d'actrice », Réjane après vingt-cinq ans passés, l'a encore sur le cœur. Et, de temps en temps, sa seule vengeance c'est de le répéter à son auteur à présent subjuguée par les triomphes de la petite rebelle.

Un soir, en revenant de la rive gauche avec sa mère, Gabrielle Réju aperçoit à la porte des artistes du Théâtre-Français, un rassemblement. Les deux femmes s'approchent et s'informent : c'était la représentation d'adieux de Regnier; des admirateurs l'attendaient à la sortie pour lui faire une ovation. La petite veut demeurer « pour voir M. Regnier ! » Elle ne l'avait jamais entendu jouer, mais son nom était



Cliché P. Nadar.

Typogravure Goupil, Paris.

RÉJANE DANS *MA COUSINE*

Rôle de *Riquette* (ACTE III)

VARIÉTÉS



RÉJANE
Son portrait par Chartran (1884)

venu jusqu'à elle comme celui d'un grand artiste, probe et honnête, celui du maître rêvé. Elle vit bientôt s'avancer entre les deux rangs de curieux accompagné d'une dame à cheveux blancs, un petit vieillard rasé et vénérable, qui monta en voiture, l'air modeste et confus. Puis la vision disparut, mais jamais ne s'effaça de sa mémoire. . . .

Une année se passa encore en luttes continuelles. Une amie de Madame Réju, Angelo, artiste charmante et bonne, qui continua plus tard à s'intéresser à l'enfant, apprend que celle-ci veut devenir artiste, et l'opposition de sa mère. Elle cherche un moyen d'apaiser le conflit. Elle dit qu'il faudra la marier jeune, et s'offre à lui constituer une dot de 10,000 francs. Mais Réjane refuse de penser à ces choses lointaines. Et elle continue à lutter.

Finalement, la résistance maternelle fut vaincue.

Mais comment procéderait-on ?

La dame du palier était revenue à Paris, après la guerre. Mise au courant de la volonté irrésistible de l'enfant, elle donne le conseil de la faire entrer au Conservatoire. Elle connait justement le fils de Jules Simon, alors ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Par cet intermédiaire inattendu, voilà la jeune Gabrielle en rapports avec ce même Charles Simon, qui, vingt-huit ans après, écrira pour elle avec son ami Pierre Berton, la *Zaza*, dont elle fait un triomphe. Charles Simon est intimement lié avec la famille Regnier. La petite ira donc voir le vieux maître. Regnier la reçoit avec affabilité, mais tente de la dissuader. En vain ! L'enfant résiste avec tant de fermeté, montre une résolution si ardente qu'il consent à la prendre, comme auditrice, pendant deux mois.

« Mais si, ce temps écoulé, je m'aperçois que vos efforts sont inutiles et que vous n'avez pas d'avenir, promettez-moi de me croire et de m'obéir ?... Me donnez-vous votre parole ? »

La petite hésita... Donner sa parole, pour elle, était déjà chose grave. Elle se fait préciser les conditions du contrat :

« Alors, insiste-t-elle, si dans deux mois vous me dites de ne pas continuer, je ne devrai jamais, jamais, faire de théâtre?

— Jamais ! » affirma le vieux comédien.

Mais elle, sûre d'avance, convaincue de la réussite, promit.

Et, comme elle grasseyait horriblement, elle se mit, en attendant, sur le conseil de Regnier, à faire durant des heures les *te de, te de, rrre, rrre*, de la méthode. Si bien qu'au bout de trois mois Regnier put lui dire, en l'entendant parler :

« C'est parfait. Vous grasseyez beaucoup plus qu'avant !... »

N'importe, elle entra. Regnier écrivit à Charles Simon cette lettre que Réjane conserve comme la prunelle de ses yeux :

Château de Sol-Juif
Canton de Saint-Pierre-lès-Nemours
(Seine-et-Marne)

Je ne puis, mon cher Charles, que vous répéter ce que j'ai déjà dit à Mademoiselle Réju : que je la prendrai comme élève à la rentrée des classes, à moins qu'il ne s'élève entre cette époque et ma promesse un de ces obstacles dont tout le bon vouloir du monde ne peut triompher, et que rien, absolument rien ne me fait prévoir.

Est-ce assez net, et êtes-vous content ?

Vous me le direz la semaine prochaine. Je serai de retour à Paris dimanche soir.

A vous,

REGNIER.

A la rentrée, elle passe l'examen d'admission dans le rôle d'Henriette, des *Femmes savantes*, et on l'admet.

La voilà donc embarquée et pour toujours, sur sa galère glorieuse.

Elle suit assidûment le cours de Regnier. Au Conservatoire, elle se trouve avec Jeanne Samary, Maria Legault, Marie Kolb, MM. Achard, Truffier, Marais, Dermez, Villain, Davrigny, Kéraval, Albert Carré ! Comme elle entend travailler sérieusement elle ne se contente pas des leçons de l'école, et le pauvre ménage se saigne aux quatre veines pour prendre une dizaine de cachets à 10 francs pour des leçons particulières que donnait Regnier dans son appartement de la rue d'Aumale. Quand elle eut épuisé ses dix premiers cachets, elle en prit dix autres. Mais, un jour Régnier lui dit :

« Tu as tes cachets ?

— Oui.



RÉJANE
Son portrait par Besnard (1898)



Cliché P. Nadar. *Typogravure Goupil, Paris*

THÉATRE DU VAUDEVILLE

Mme RÉJANE

Rôle d'Yvonne Derive (*Le Béguin*)

— Donne-les-moi. »

Et il les déchira, en ajoutant :

« Quand on a affaire à un tempérament d'artiste tel que le tien, on ne fait pas payer ses leçons. »

Ce fut là la sanction du vieux maître à la convention conclue entre lui et son élève lors de leur première entrevue : au lieu de l'empêcher de continuer, il entendait la mener lui-même gratuitement jusqu'au bout de ses études. Au mois de janvier 1873 (il y avait donc deux mois qu'elle suivait les cours du Conservatoire), on fit passer à tous les nouveaux élèves un examen d'élimination. Comme on était forcé d'en recevoir beaucoup en octobre grâce aux innombrables recommandations qui assaillaient les professeurs et le jury, on employait ce système d'épuration à la rentrée de janvier. Gabrielle Réju subit l'examen comme tout le monde. C'est dans le rôle d'Agnès qu'on la jugea, un de ces rôles d'ingénue pas du tout faits pour elle. Elle portait une petite robe courte serrée à la taille par une ceinture à boucle de nacre, comme le montre la photographie ci-contre. Elle n'était pas d'une beauté frappante. Et même sa grâce et le charme malicieux de la physionomie n'étaient encore qu'en formation : elle se trouvait à l'âge ingrat des fillettes. A côté d'elle, au contraire, concourait une superbe fille, Julia Rochefort, qui conquit le jury, et dont la figure, n'ayant rien de scénique, devint — chose curieuse — impossible à la scène quelques années après. Toujours est-il qu'Edouard Thierry, alors directeur de la Comédie-Française, et qui faisait partie du jury, se pencha à l'oreille de Regnier et lui dit sur un ton un peu dégoûté :



Cliché Boyer. ÉTIENNE FÉRIAUD (M. Guitry) GERMAINE FÉRIAUD (Mme Réjane)
AMOUREUSE (Acte II). — ODÉON

« Est-ce que nous la gardons, celle-là ?

— Oui, répondit Régnier, elle est de ma classe, et j'y tiens. »

L'année scolaire s'écoule. Arrive la période des concours. Mais il fallait passer l'examen préalable. Regnier avait choisi pour elle : *l'Intrigue épistolaire*. Édouard Thierry ne la reconnut pas, et il dit à Régnier :

« Elle est charmante, cette enfant ! C'est l'espoir du concours ! »

Alors le professeur se penchant à son tour à l'oreille du directeur de la Comédie-Française comme celui-ci avait fait huit mois auparavant, lui dit sur le même ton, sans enthousiasme :

« Alors, nous la gardons, celle-là ? »

C'est dans cette même scène de *l'Intrigue épistolaire* qu'elle obtint sa première récompense, un 1er accessit, en août 1873.

Il faut entendre raconter à Réjane l'histoire de sa toilette à son premier concours !

Regnier s'y intéressait beaucoup. Il lui avait demandé :

« Comment seras-tu habillée ?

— Très bien. C'est ma mère qui se charge de tout faire elle-même.

— A-t-elle du goût, ta mère ?

— Beaucoup. »

« Seulement, je ne lui disais pas que nous avions dépensé dix francs juste en tout ! Je revois ma petite robe courte, en tarlatane blanche, avec des bretelles en tarlatane aussi. L'étoffe coûtait neuf sous le mètre. On l'avait mouillée pour l'assouplir. Quelles chaussures portais-je? Je ne sais plus. Sans doute d'anciennes bottines en lasting recouvertes à neuf. Quant à mes gants, c'est Madame Regnier qui me les avait offerts. Regnier me dit : « Je veux tout de même voir, avant, comment tu seras habillée. J'irai chez toi à neuf heures. Mais comme je désire recevoir une impression d'ensemble, tu ouvriras la porte d'un

seul coup, en disant : « Me voilà ! » En effet, Regnier arriva à neuf heures. Il s'assit seul dans notre petit salon, et de derrière la porte je lui demandai s'il était prêt : « J'y suis, ma Minette, tu « peux entrer. » J'entrai en coup de vent, radieuse dans ma tarlatane. Le brave homme eut bien garde de rien critiquer, et se contenta de me dire : « Tu es charmante, ma Minette, char- « mante ! » On débattit la question de savoir si je mettrais ou non un médaillon autour du cou. J'en avais un en fer forgé, mon seul bijou. Finalement on se résolut à me le mettre parce que cela m'engraissait ! Je plantai naturellement du jasmin dans mes cheveux, car ma mère adorait cette fleur qui remplaçait pour elle tous les piquets de plumes et tous les rubans du monde ! »

Cette année-là, Mademoiselle Legault avait obtenu son 1er prix de comédie, et était engagée à la Comédie-Française. Son départ du Conservatoire laissait vacante une bourse de douze cents francs. Les économies du petit ménage Réju à la fin absorbées, et le dur problème de la vie se posant devant l'année d'études qui restait à accomplir, Regnier promit de tenter d'obtenir la bourse pour son élève préférée. Et comme il devait s'écouler deux mois jusqu'à la rentrée des classes, il s'agissait de l'obtenir tout de suite pour profiter de ces deux mois de subvention. Deux cents francs, une fortune ! Les professeurs n'ont pas le droit de faire connaître eux-mêmes à leurs élèves les faveurs dont elles sont l'objet : c'est l'administration qui se réserve ce soin. Mais la jeune Gabrielle insista tant pour « savoir » le jour même, que Regnier le lui promit : « Seulement, je ne pourrai pas te parler ! lui dit-il. Tu te tiendras sous la porte cochère, après le concours. Si c'est oui, je me gratterai le nez. » Elle attendit donc accompagnée de sa mère, avec quelle impatience ! la sortie des membres du jury. Soudain, ils apparurent. Ce fut d'abord Legouvé, qui se pressa le nez avec insistance, ce fut ensuite Beauplan qui fit le même jeu de scène, puis Ambroise Thomas qui se frottait éperdument les narines... Elle ne comprenait rien à cette procession de nez en démangeaison, ne pouvant pas croire que toutes ces démonstrations étaient pour elle et sa bourse ! Enfin Regnier parut à son tour, et, en souriant, se gratta légèrement le nez du bout de son index ! La joie de Gabrielle fut sans bornes. A son âge et pour les natures ardentes comme la sienne, toutes les réussites sont d'immenses bonheurs.

Dans son feuilleton qui suivit le concours, M. Sarcey écrivait :

« Le soir même du concours, je dînais avec un des auteurs dramatiques les plus en vogue de ce temps.

« — Je vous attendais, me dit-il. Il me faut pour une pièce qu'on va bientôt jouer une petite fille qui ait de l'esprit et du mordant ; me l'apportez-vous du Conservatoire ?

« — Dame ! tout de même. C'est une enfant de quinze ans ; elle a une de ces petites frimousses spirituelles qui sentent leur Parisienne d'une lieue. Elle se nomme d'un bien vilain nom qu'elle changera pour entrer au théâtre : Réju, élève de Regnier, et le diable au corps. Si celle-là ne fait pas son chemin je serai bien attrapé.

« — Si j'étais directeur, je l'engagerais tout de suite. Mais comme je suis critique, je l'engagerai tout simplement à achever ses études. A son âge on doit avoir de hautes ambitions ; le meilleur moyen de primer dans un théâtre de genre, c'est d'avoir visé la Comédie-Française.

« — Vous parlez comme un livre ! me répondit Meilhac.

« Tiens ! son nom vient de m'échapper. Mais je ne m'en dédis pas : tout ce qu'il y a d'ingénues-comiques en disponibilité va tomber chez lui pour demander son rôle ; et je rirais bien dans ma vieille barbe. Elle est charmante, cette jolie et piquante jeune fille, et je suis bien aise qu'on lui ait, malgré sa grande jeunesse, donné un premier accessit. »



Cliché Reutlinger. RÉJANE dans *Lysistrata* Rôle de « Lysistrata » (Acte II) VAUDEVILLE

En ce temps-là, Réjane donnait des leçons à son tour ! Pour l'aider à vivre, on lui avait trouvé deux sœurs, jeunes filles bordelaises douées d'un fort accent gascon. Il s'agissait de rectifier cet accent pour leur apprendre le *Passant*. Elles disaient « le Passaing » et « Voulez-vous un peu de briôche, té ? » A neuf heures, tous les jours, et par tous les temps, elle se rendait au domicile des deux sœurs et faisait de son mieux... Un matin, en passant devant une église, elle vit un rassemblement, des quantités de fleurs, tout un apparat. Les gens de l'omnibus s'enquirent, et un homme qui venait de lire le journal dit : « C'est une actrice qu'on enterre, c'est Desclée... » Réjane se leva, comme pour descendre de la voiture, mais elle réfléchit qu'on l'attendait pour sa leçon, qu'elle en avait besoin, et elle se rassit en faisant un long signe de croix... C'est ainsi qu'elle adressa son dernier adieu à la grande artiste de qui elle devait par la suite procéder. A cette époque, Réjane avait vu Desclée trois ou quatre fois, dans *Froufrou*, dans *la Princesse Georges*, dans *le Demi-Monde*, dans *la Femme de Claude*. Et elle s'était dit, en la voyant : « C'est ça, le théâtre ! »

Au cours de cette dernière année de Conservatoire, Réjane connut une des plus grandes joies de sa vie. Un matin Regnier lui fait dire, pendant une leçon à la classe, *la Fille d'Honneur*, une poésie qu'elle avait entendue rabâcher cent fois à Mademoiselle Baretta, et qu'elle savait ainsi par cœur. Réjane tremblait, car ses deux élèves bordelaises assistaient au cours comme auditrices, et le professeur, très sévère, arrêtait les élèves à chaque seconde et les faisait répéter jusqu'à l'inflexion juste. Mais il la laissa aller jusqu'au bout, sans l'interrompre une seule fois. Elle, ne comprenant rien à cette bienveillance inaccoutumée, se demandait : « Mon Dieu ! que va-t-il dire à la fin ?... » Lui, tranquillement, sur le ton qu'on emploie pour annoncer une chose fatale, contre laquelle il n'y a pas à lutter, prononça ces simples mots : « C'est très bien, ma petite, descends, tu seras une grande artiste... » Ah ! l'artiste, depuis lors, eut l'occasion de signer bien des engagements splendides, elle goûta la joie de bien des triomphes, reçut les félicitations des souverains dans leurs palais, mais jamais les émotions ressenties depuis n'eurent la qualité et l'intensité de celle-là !

Talbot était encore directeur du petit théâtre de la Tour-d'Auvergne. Il attirait là, le dimanche, les jeunes élèves du Conservatoire pour un cachet de cinq francs. Naturellement Réjane y accompagnait ses camarades dès sa première année d'études. Elle avait même joué *les Deux Timides* avec Albert Carré, dont

l'accent lourd et un peu pâteux faisait la joie des autres, et qui jouait vraiment très mal. Il tenait dans cette pièce le rôle du père de Réjane. « Au beau milieu de l'action — c'est Réjane qui raconte, — je le vois encore, assis devant une table, il cherche son mouchoir, le porte à son nez, et s'arrête d'écrire la lettre qu'il venait de commencer. Il saignait du nez! Il n'hésite pas, il se lève, quitte la scène et me plante là, tranquillement. Notez que c'était la première fois que je me trouvais devant un public. Qu'est-ce que je vais devenir, seule, là, sur ce plancher, sans réplique? Faut-il que je m'en aille? Faut-il que je reste? Va-t-il revenir? Madame Doche se trouvait justement dans l'avant-scène. Éperdue, je la regarde, comme la femme qui a créé *la Dame aux Camélias*, et mes yeux suppliants lui demandent un miracle. Elle me fait signe comme elle peut, et voyez si c'est commode quand on est assis dans une loge — de m'asseoir! Par miracle, en effet, je comprends. Je comprends et je m'assieds... Mais une fois là, que vais-je faire? Les mêmes problèmes s'agitent dans ma cervelle. J'entends du vacarme dans la coulisse. Des gens me crient : « Mais sortez donc ! » Comme c'est facile de sortir quand on n'a pas de mot de sortie! D'ailleurs



Cliché Boyer.

SALABACCHA LYSISTRATA AGATHOS
(Mme Tessandier) (Mme Réjane) (M. Guitry)
LYSISTRATA (Acte II). — GRAND-THÉATRE (Décor et costumes de la création)

d'autres voix m'arrivent : « Il ne saigne plus. Il va rentrer. » J'attends toujours.

« Décidément que vais-je faire devant cette table? J'aperçois la plume et le papier. J'ai une inspiration du ciel. Je saisis la plume de l'air le plus naturel du monde, et je me mets à achever la lettre commencée par Carré, au milieu des applaudissements de la salle qui a tout compris. Le « saigneur » revient enfin et la pièce peut finir. »

On allait aussi quelquefois le dimanche jouer dans la banlieue de Paris. On poussait jusqu'à Versailles, Mantes ou Chartres. Et c'est un jour, à Chartres, qu'on jouait *les Paysans Lorrains*, que le nom de « Réjane » parut pour la première fois sur une affiche. Jusque-là elle s'appelait Réju. Et tout le monde se mit d'accord pour lui conseiller de changer de nom, depuis Alexandre Dumas jusqu'à ses camarades. On avait cherché à conserver quelque chose du nom, et on hésitait entre Régille, Réjalle, Réjolle, quand un matin, à la classe, elle trouva soudain : « Tiens, Réjane, pourquoi pas Réjane? »

Ballande donnait en ce temps-là à la Porte-Saint-Martin, des matinées-conférences. Comme Talbot, il recourait aux jeunes élèves du Conservatoire, mais, au lieu de cinq francs, il les payait dix francs. Aussi ces représentations étaient-elles recherchées. Réjane y joua un jour dans *le Dépit amoureux*, qu'on donnait en cinq actes, le rôle travesti d'Ascanio, rôle obscur et même incompréhensible qu'on supprime d'ordinaire. Mais elle y fut mal notée : Ballande lui avait fait répéter les saluts, avec un chapeau melon qu'elle mettait sous son bras après les grands gestes à plumeau en usage au XVIIe siècle. Ce chapeau melon était très bombé; aussi le jour de la représentation quand elle eut à faire les mêmes gestes et qu'elle essaya de serrer son chapeau plat sous son bras, il était déjà loin derrière elle.

Une deuxième tentative faite par Ballande fut moins heureuse

encore, Réjane tenait un rôle dans *les Ménechmes*. Elle attendait dans le foyer. Tout à coup on lui crie : « C'est à vous ! » Elle se met à courir, enfile un escalier, le descend, et se trouve sur... le trottoir de la rue de Bondy ! Elle s'était trompée de chemin ! Quand elle remonta, après cinq minutes de recherches, vous devinez comment elle fut reçue. Le concours de 1874 arriva.

Ses camarades, son professeur, se disaient sûrs de son 1er prix. Elle avait choisi, ou plutôt Régnier avait choisi pour elle une scène de Roxelane, des *Trois Sultanes*. Madame Angelo, toujours prête à lui rendre service, s'était chargée de l'habiller. « Tu n'auras pas une robe de mille francs, lui dit-elle, car on te sait pauvre, et il ne faut pas qu'on te prenne pour ce que tu n'es pas ! » Néanmoins elle lui commanda sa toilette chez Laferrière. C'était encore une robe de tarlatane blanche, comme l'année précédente. Mais de quelle façon ! Elle mit naturellement du jasmin dans ses cheveux et constata qu'elle en avait créé la mode, car presque toutes ses camarades s'étaient fleuries de jasmin, comme elle avait fait à son premier concours.

La scène des *Trois Sultanes* n'avait pas beaucoup réussi, et elle se sentait grand'peur. Par bonheur, elle devait donner la réplique à son camarade Davrigny dans *la Jeunesse*, d'Émile Augier. Dans la pièce, les deux jeunes gens se rencontrent à la fontaine. Le jeune homme dit : « Cyprienne ! » Elle répond simplement : « Ah ! mon Dieu ! » Mais ses yeux s'emplissent de larmes, sa gorge se serre, et l'accent qu'elle met dans cette exclamation est tel, que la salle entière éclate en applaudissements. Ce début la remonta, et, rassurée, elle joua la scène avec un succès d'émotion considérable. De sorte que, poussée jusqu'à présent vers les soubrettes et les coquettes gaies, elle eut ce jour-là, et par hasard, la révélation de son don dramatique.

On ne lui décerna pourtant qu'un second prix, qu'elle partagea avec Jeanne Samary.

Son professeur Regnier n'avait pas eu la patience d'attendre la fin du concours. Il l'entendit jouer sa scène et s'en alla en disant : « C'est le premier prix, sûr ! Et tu viendras me l'annoncer chez moi, tout à l'heure. » Régnier l'attendait, en effet, en haut de son escalier. Aussitôt qu'il l'aperçut, il lui cria :

« Eh bien ?

— Je ne l'ai pas, Monsieur ! Le second seulement. »

Et le vieux maître, tout pâle, frémissant de colère, lâcha :



Cliché Boyer. DES PRUNELLES (M. Noblet) CYPRIENNE (Mme Réjane)
DIVORÇONS (Acte II). — VAUDEVILLE

— Ah ! les malfaiteurs !... »

La Presse du lendemain est encore bien instructive à consulter.

Sarcey a suivi Réjane. Il la retrouve avec son second prix et il dit :

« J'avoue que, pour ma part, j'aurais volontiers attribué à Mademoiselle Réjane un premier prix. Il me semble qu'elle l'avait mérité. Mais le jury se décide souvent par des motifs extrinsèques et secrets, où il ne nous est pas permis de pénétrer. Un premier prix donne droit d'entrée à la Comédie-Française, et le jury ne croyait point que Mademoiselle Réjane avec sa petite figure éveillée, convînt au vaste cadre de la maison de Molière. Voilà qui est bien ; mais le second prix, qu'on lui a décerné, autorise le directeur de l'Odéon à la prendre dans sa troupe, et cette perspective seule aurait dû suffire pour détourner le jury de son idée... Que fera Mademoiselle Réjane à l'Odéon ? Elle montrera ses jambes dans *la Jeunesse de Louis XIV* que l'on va reprendre au début de la saison. Voilà un beau venez-y voir ! Il faut qu'elle aille ou au Vaudeville ou au Gymnase. C'est là qu'elle se formera, c'est là qu'elle apprendra son métier, qu'on jugera de ce qu'elle est capable de faire, qu'elle se préparera à la Comédie-Française si elle y doit jamais entrer ..

«... Qu'elle a d'esprit dans le regard et dans le sourire avec ses petits yeux perçants et malins, avec sa petite mine en avant, elle vous a un air si futé qu'on se sent égayé rien qu'à la voir.

« Sa bienvenue au jour, lui rit dans tous les yeux. »

Et il répète encore :

« Je serai bien surpris si elle ne fait pas son chemin. »

Voilà Réjane hors de l'école. Sa vraie carrière va commencer. Où ira-t-elle ?

Avant la fin du Conservatoire, M. Duquesnel, alors directeur de l'Odéon, lui avait proposé d'y aller jouer *la Jeunesse de*

Cliché Boyer.

PAUL SALOMON (M. Mayer) Mme BLANDIN (Mme Réjane)

VIVEURS (Acte IV). — VAUDEVILLE

Louis XIV, et le regretté M. Carvalho lui ouvrait le Vaudeville. Mais elle refusa, désireuse de finir ses études régulières. Le Gymnase la guettait également. Elle se décida pour le Vaudeville et signa, avec les nouveaux directeurs, un engagement conditionnel. Si l'Odéon, comme c'était son droit, ne la réclamait pas, elle débuterait au boulevard. A l'Odéon, on lui offrait 150 francs par mois, au Vaudeville c'était 4,000 fr. par an et les costumes. Elle souhaitait donc ardemment que l'Odéon l'oubliât. Il paraissait l'oublier, en effet. L'ouverture d'octobre arriva. Sa situation n'était toujours pas réglée. Elle alla au Ministère des Beaux-Arts. Elle retrouva là le secrétaire du Ministre, qui l'avait vivement complimentée lors du concours. Elle lui exposa son cas et ses angoisses, et obtint une lettre du Ministre qui la dégageait de l'Odéon. Il ne restait d'ailleurs plus que deux jours de délai pour qu'elle fût légalement libérée. Mais, prévenu sans doute, M. Duquesnel, avant l'expiration de ce délai, envoya à Réjane un bulletin de répétition pour *la Jeunesse de Louis XIV*. La débutante, qui aimait déjà les choses bien faites, se rendit à l'Odéon et fut reçue par le directeur qui lui dit :

« Eh bien ! nous répétons demain à une heure.

— Il n'y a qu'un obstacle à cela, répondit Réjane, c'est que j'ai demain à la même heure, une répétition au Vaudeville... » Ce n'était pas vrai, mais, nous venons de le dire, elle aimait les choses bien faites... Explication. M. Duquesnel avait entre les mains une lettre du directeur des Beaux-Arts, l'autorisant à réclamer le second prix pour l'Odéon. « C'est que j'ai aussi une lettre qui me dégage, objecta-t-elle tranquillement ; elle n'est pas du directeur des Beaux-Arts, c'est vrai, mais elle est du Ministre... Voyez plutôt... » Et elle sortit sa lettre, qu'elle lui montra de loin, sans lui permettre de la toucher...

Ce fut toute une affaire. M. Duquesnel se plaignit, et on lui accorda des compensations pour le dédommager.

« De sorte que, dit Réjane lorsqu'elle raconte cette anecdote, si l'Odéon aujourd'hui a des fauteuils en velours, c'est à moi qu'il le doit ! »

* * *

Ici se place un chapitre charmant de la jeunesse de Réjane : ce sont ses rapports avec son grand professeur Regnier. Elle a conservé soigneusement les lettres qu'il lui a écrites, et nous avons pu retrouver, grâce à l'obligeance de Madame Alexandre Dumas, quelques-unes des lettres de Réjane. On verra, d'un côté, quelle confiance, quelle naïveté et quelle



Cliché Reutlinger. RÉJANE dans *Viveurs*
Rôle de « Mme Blandin » (Acte Ier)
VAUDEVILLE

reconnaissance; de l'autre, quelle sagesse, quelle intelligence, quelle bonté, quelle noblesse d'âme.

L'anniversaire de Regnier tombait le 1er avril. Tous les ans, sans jamais l'oublier, Réjane écrivait le 31 mars à son professeur, et lui envoyait son petit souvenir. Regnier répondait :

1er avril 1875.

Est-ce que tu dois me faire des cadeaux, mon enfant? En ai-je besoin pour être assuré de ton affection? Suis donc mieux mes conseils, chère fillette, garde ton argent, et ne songe à me donner jamais que ton amitié. C'est le seul présent que je veuille de toi et le seul aussi, je t'en préviens, que j'accepterai à l'avenir.

Tu désires pouvoir encore fêter longtemps l'anniversaire de ma naissance, je le désire aussi pour toi, tu n'aurais jamais de meilleur ami, de meilleur conseiller, et personne, sauf ta mère, qui s'intéresse davantage à ton bonheur.

Je te remercie néanmoins, et t'embrasse de tout mon cœur.

Ton vieux ami,
REGNIER.

Réjane était allée en voyage, l'été. A son retour, elle écrivait :

Lundi, 23 août 1875.

Mon bon Maître,

Je suis de retour de la mer depuis quelques jours, j'espère avoir retrouvé à Scheveningen la santé qui depuis quelques mois semblait me faire défaut. J'ai suivi vos conseils et suis allée visiter la Haye, Rotterdam, Amsterdam, et enfin Anvers; que de chefs-d'œuvre, et comme j'aurais été heureuse de vous voir à ce moment-là, pour vous communiquer mes impressions; jamais je n'oublierai tout ce que j'ai vu, et il me tarde d'être près de vous pour causer de toutes ces merveilles.

M. Coquelin est venu nous lire *Madame Lili* avec sa verve et son esprit habituels; mais je suis bien embarrassée sans vous, mon bon Maître, et pourtant je vous sais si fatigué que je n'ose pas vous demander de me sacrifier quelques heures d'un repos dont vous avez tant besoin.

Nous répétons tous les jours environ de 1 heure à 3 heures; si vous avez un instant, je compte sur votre bonté habituelle pour ne pas oublier votre bien dévouée et bien reconnaissante élève.

Merci à l'avance et pardon, mon bon Maître, pour tout mon bavardage.

GABRIELLE RÉJANE.

Regnier lui répondait le lendemain :

24 août 1875.

Je suis heureux, ma bien chère petite, des bonnes nouvelles que tu me donnes de ta santé. Soigne-la bien, combats ta nature anémique par un exercice quotidien et sans fatigue, par de la viande rôtie un peu saignante et par un peu de bon vin.

Ton voyage t'a donc plu? — J'étais sûr de tes impressions; recherches-en toujours de pareilles, ton esprit, tes idées, ton goût, ton talent s'en trouveront bien. Fréquente nos musées, émoustille ton cerveau, lis beaucoup, écris même; c'est le régime intellectuel que je te conseille et qui sera aussi profitable à ton âme que l'autre peut être à ta gentille argile.

Pourquoi n'a-t-on pu retarder la mise à l'étude de ta pièce nouvelle? A partir du 15 du mois prochain, je me serai ressaisi, je serai libre, et j'aurais eu plaisir à te faire étudier ton rôle. En ce moment on m'accable de travail en raison de mon prochain départ, et j'ai peu de moments à moi. N'importe, j'en trouverai pour toi, mais il faut que tu m'aides un peu.

Veux-tu samedi, à 10 h. 1/2, venir au Théâtre-Français? — Est-ce une heure possible pour toi?

Réponds-moi. En tout cas, je te consacrerai ma matinée de dimanche prochain. Tu viendras a Saint-Cloud; vous y déjeunerez si ta mère le veut, et nous travaillerons à fond.

Adieu, ma chère enfant, je t'embrasse et t'aime bien.

Ton ami,
REGNIER.



Cliché Reutlinger.

RÉJANE dans *Lolotte*. — Rôle de « Lolotte »

Représentation donnée au Palais de Versailles, en présence de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice de Russie

Dans un *post-scriptum*, il ajoutait :

« Retiens qu'il n'y a jamais eu d'accent sur mon nom. »

Engagée pour deux années au théâtre du Vaudeville, elle y débute, le 25 mars 1875 (si on peut appeler cela un début), dans *la Revue des Deux Mondes*, où elle jouait le rôle du Prologue, et où elle passa naturellement inaperçue.

Son nom se trouve ensuite dans la distribution de la reprise de *Fanny Lear* (24 avril 1875), de Meilhac et Halévy, et dans *Vaudeville's Hotel*, pochade-revue en un acte, du 5 juin 75; les journaux se taisent encore.

Sa première création date du 4 septembre 1875, dans *Madame Lili*, un acte en vers de Marc Monnier, qu'elle joua avec Dieudonné, Boisselot et Madame Alexis. Ce fut aussi son premier succès. Sarcey, dans *le Temps*, écrit d'elle :

Mademoiselle Réjane est charmante de malice, d'ingénuité et de tendresse. Cette jolie et piquante fille a de l'esprit jusqu'au bout des ongles. Quel bonheur qu'elle ne chante pas! Si elle avait de la voix, l'opérette nous la dévorerait.

Son nom paraît successivement sur presque toutes les affiches de l'année : le 16 novembre 1875, dans *Midi à quatorze heures*, un acte de M. Théodore Barrière; le 25 décembre, dans *Renaudin de Caen*, vaudeville de Duvert et Lauzanne; le 26 décembre, dans *la Corde sensible*, un acte de Clairville et Thiboust, où Albert Carré, si mauvais comédien, jouait Califourchon; le 10 avril 1876, dans *le Verglas*, un acte du peintre Vibert; le 10 avril 1876, dans *le Premier Tapis*, un acte de Decourcelle et Busnach; le 17 avril, dans *les Dominos Roses*, trois actes de Delacour et Hennequin; le 21 novembre 1876, dans *Perfide comme l'Onde*, un acte d'Octave Gastineau; le 13 décembre, dans *le Passé*, un acte de Madame Pauline Thys, et *Nos Alliées*, trois actes de Pol Moreau.

C'est le lendemain du *Verglas* que son maître lui écrivait cette lettre si jolie et si probe :

137, rue de Rome, 11 avril 1876.

Tu as lieu d'être contente de la soirée d'hier, ma chère enfant, et tes succès vont croissants. Le rôle que tu joues dans *le Verglas* aurait peut-être demandé une actrice plus mûre que toi, mais il n'est

pas mauvais d'avoir à s'essayer de bonne heure dans des caractères qui dépassent nos années, et de s'habituer à la tenue et au style qu'ils réclament. Sous ce point de vue-là, tu feras bien, sans exagération, de viser aux grandes manières, sois *dame* et non pas *petite fille*, que ton maintien ait bon air, surveille ta tenue et parle sans négligence aucune.

Ton rôle étant meilleur, ton succès a été plus vif dans la seconde pièce, et j'ai été véritablement étonné de ton chant. Tu feras bien de cultiver ce côté de talent que je ne te connaissais pas, il peut être pour toi d'un grand avantage. Ne néglige rien, il passe vite le temps où l'on peut acquérir, et crois-moi, crois-moi, crois-moi. Tiens-toi par l'étude et le travail, en dehors du *chic* et de *la ficelle*, et laisse-moi te répéter encore que c'est par le simple et le vrai qu'on arrive à l'effet véritable. Bref, j'ai été très content de toi hier. Continue, cela va bien. . *Mais* surveille ta tenue, ne te déhanche pas tantôt sur une jambe, tantôt sur une autre, n'avale pas tes syllabes et tes mots. Articule tout sans affectation, mais aussi sans négligence.

Je t'embrasse.

Ton ami,
REGNIER.

Dans *le Premier Tapis*, Offenbach l'avait entendue chanter un petit air de Lecocq intercalé ; sa voix était claire et charmante, et elle phrasait à ravir, comme Regnier le lui dit. Le lendemain, le maestro la fait venir et lui offre 20,000 francs par an si elle veut signer un engagement aux Variétés pour un rôle qu'il écrira pour elle. Comme elle était engagée au Vaudeville, elle ne se laissa pas tenter, mais il a tenu à un fil peut-être que Réjane ne devînt divette !



Cliché Boyer. RAYMOND TALVANDE (M. Magnier) — BERNARD ROUGIER (M. Mayor) — LOUISETTE (Mme Réjane)

LE PARTAGE — (Acte III) VAUDEVILLE

Son maître l'a vue aussi dans *Perfide comme l'Onde*, un acte de M. Octave Gastineau, qu'elle créait ; et il lui écrit :

137, rue de Rome, 26 novembre 76.

Il m'a semblé, mon enfant, que tes yeux, hier, me cherchaient dans l'avant-scène que tu m'avais envoyée ; j'étais à l'orchestre, où j'étais descendu pour te mieux voir, — et je t'ai bien vue. *Perfide comme l'Onde* n'est pas une pièce d'une grande force, néanmoins elle renferme une idée suffisante pour un petit acte, et elle est bien conduite. Tu es très gentille, très amusante dans ton rôle, et je pense qu'il t'en vaudra d'autres dans un emploi où la faveur du public semble te porter.

Tu es comédienne et tu viens de le bien prouver. Mais quelle que soit l'excentricité des rôles que l'on te confiera, tiens toujours à y être *distinguée*. J'ai été un peu effrayé du ton des jeunes filles que j'ai vues hier, — ceci bien entre nous deux, — ne te laisse pas gagner par le laisser-aller de la tenue et de la prononciation. Parle bien à ton interlocuteur, et quand tes yeux regardent la salle, qu'ils voient dans le vide et ne s'adressent jamais à personne. Tu sais encore éviter ce défaut, que l'exemple ne t'y entraîne pas : reste vraie. Bref, tu as bien joué, on t'a applaudie, et tu méritais de l'être. Reçois donc tous mes compliments et l'embrassade de

Ton ami,
REGNIER.

Désormais, sa correspondance avec Regnier suivra les événements de sa carrière.

Elle avait signé un nouvel engagement à 9,000 francs par an au Vaudeville, malgré sa mère, qui ne voulait pas démordre de 9,600 francs. Les pourparlers eussent même été rompus si Réjane, à l'insu de sa mère, n'avait promis aux directeurs de leur rembourser, sur ses appointements, les 600 francs du litige.

« J'économisai sur le cresson, raconte-t-elle drôlement, au lieu de deux bottes à trois sous, j'en prenais deux pour cinq sous ! Je fourrais de temps en temps cinquante centimes dans mes bottines. Et un beau jour j'apportai aux directeurs 150 francs péniblement amassés. Il faut dire, à leur honneur, qu'ils les refusèrent. Mais ma mère n'en a jamais rien su. Et, quelquefois, voulant m'écraser de sa supériorité de femme forte, elle me dit encore : « Hein, sans moi, tu ne les aurais pas eus, tes « 600 francs ! »

Pendant l'été de 1877, elle apprend *Pierre*, quatre actes de Cormon et Beauplan, qu'elle doit jouer à côté de Madame Doche. Elle a peur. D'Abbeville, où elle est en tournée, elle écrit, le 3 août, à Regnier : « ... Si vous pouviez me donner une heure pour le troisième acte de *Pierre ;* plus le moment approche, plus je redoute cet acte, qui est tout sentiment. Si je ne me sens pas soutenue par vos bons conseils, mon cher Maître, je ne réponds plus de rien... »

Regnier lui répond en se mettant à sa disposition et lui lance

cette boutade à propos de ses lettres, qu'elle parfumait trop au gré du vieux comédien :

Mon désir le plus vif est de t'aider dans ton travail...

Est-il donc si nécessaire que tu ailles à la Bourboule, alors que tu n'y resteras que quinze jours à peine? ce temps me paraît bien court pour un traitement sérieux. Ne pourrais-tu recourir tout simplement aux eaux d'Enghien?

Consulte un peu là-dessus ton médecin. Demande-lui donc aussi, par occasion, si c'est une bonne chose pour tes nerfs que cette abominable odeur musquée ou ambrée qui parfume tes lettres dont s'imprègne toute ton organisation. Les odeurs sont sans doute agréables, mais encore faut-il du choix.

Adieu, je t'embrasse et t'aime bien.

REGNIER.

Le soir de la première arriva (5 septembre 1877). Ce fut un gros succès pour la débutante. Aussitôt après la représentation, ne se tenant pas de joie débordante, elle écrit à son maître cette lettre enthousiaste :

Mercredi soir, minuit et demi.

Mon bon Maître,

Je viens de remporter un *grand succès*, et je ne veux pas m'endormir avant de vous remercier, vous à qui je le dois ; je n'ai jamais été heureuse comme ce soir, et je crois que mon affection pour vous augmenterait encore si cela était possible. Une seule chose troublait ma joie, c'était de ne pas vous savoir là pour vous récompenser de toutes vos peines. A chaque applaudissement, je pensais à vous, mon cher Maître, qui m'avez donné votre temps, qui m'avez assuré mon avenir. Jamais affection n'a été plus profonde, jamais reconnaissance n'a été plus sincère, croyez-le bien, mon bon Maître. Sans vous je ne serais rien, et depuis deux heures on me dit que je suis une artiste. Avec vous je laisse parler mon cœur. Vous ne pouvez vous figurer tout ce que renferme ce mot : artiste, pour une petite fille qui, hier encore, doutait de l'avenir, et qui avait besoin de relire vos lettres pour se donner du courage. Mon plus grand succès a été au troisième acte, dans la partie dramatique du rôle. J'en suis doublement heureuse.

N'allez pas prendre pour de la vanité ce qui n'est que l'effet de la joie que je ressens depuis une heure.

Comme je vais travailler, mon bon Maître, pour vous faire honneur et compter dans ma carrière beaucoup de soirées comme celle-ci !

A bientôt, mon cher Maître, et encore merci du plus profond de mon cœur.

J'irai vous voir dès que je vous saurai de retour.

Je vous embrasse bien affectueusement.

Votre reconnaissante et bienheureuse élève,

G. RÉJANE.



Cliché Reutlinger. RÉJANE dans *Maison de Poupée*, rôle de « Norah » (Acte III) VAUDEVILLE



Cliché Camus. RÉJANE dans *le Partage* Rôle de « Louisette » (Acte III) VAUDEVILLE

Réjane joua le 19 septembre 1877 le rôle de Lucie dans *les Vivacités du capitaine Tic*, puis se mit à répéter *le Club*, trois actes de Gondinet et Félix Cohen.

Le 9 octobre 1877 elle écrit : « Mon cher Maître, on vient de nous lire une comédie en trois actes de M. Gondinet ; j'ai un rôle charmant, mais difficile. Je viens vous demander quelques-uns de vos bons conseils, si vous avez un peu de votre temps à me consacrer. Je répète tous les jours à midi, etc. »

Le Club fut joué le 22 novembre. Le lendemain, Regnier lui écrivait :

23 novembre 1877.

M. Miro, ma chère enfant, m'a dit hier soir que tu n'étais pas contente de toi, et que la peur t'avait empêchée de faire mieux que tu n'as fait. La peur cependant ne t'a pas empêchée de plaire beaucoup et de jouer ton rôle avec une très grande sûreté. Ta voix était bonne, tes intentions bien arrêtées, et tu n'as pas assurément à te plaindre de l'accueil qui t'a été fait. Ton rôle est bien établi et tu n'as rien à y changer. Je ne suis pas compétent pour parler toilettes, mais, si brillantes que soient les tiennes, je les désirerais moins compliquées. Tu n'as pas une taille à te perdre ainsi dans ce flot d'étoffe qui gêne un peu tes mouvements et qui t'enlève de la tenue. — Tu n'auras pas peur ce soir, entre en scène avec moins de timidité ; que l'on sente *la dame;* que tes gestes soient plus aisés et plus libres. Marche posément, voilà la seule observation que j'aie à te faire, si mince qu'elle soit, elle a de l'importance. Après cela je n'ai que des compliments à te faire sur ton succès qui en présage de bien d'autres encore.

Je t'embrasse, ma chère enfant, de tout mon cœur.

REGNIER.

Réjane joue la pièce cent fois. Mais nous voici à la fin de l'année 1877. Et, en somme, il lui a fallu attendre trois ans, depuis septembre 1874, pour qu'on lui confie un vrai rôle, malgré ses petits succès constants et répétés. En ce temps-là, c'était Madame Bartet qui jouait tout au Vaudeville. Tous les auteurs allaient à elle. Personne, à part son maître, n'encourageait Réjane. Elle végétait donc, et avait grande envie de s'en aller. Elle demeura encore un an sans rien jouer. Pourtant elle prit patience. Et le 9 septembre 1878, elle créait *le mari d'Ida*, trois actes de Delacour et Mancel, avec un grand succès. Elle n'a pas encore trouvé cependant le secret de ses futures toilettes, et le critique la lui fait entendre sans ménagement. M. Sarcey dit d'elle :

Mademoiselle Réjane est tout à fait jolie et amusante dans le rôle d'Ida. Elle a toujours un peu plus l'air d'une gentille femme de chambre que d'une aimable femme du monde, mais elle dit avec tant d'intelligence, elle a un esprit si parisien, elle exerce sur tous ceux qui l'écoutent une séduction irrésistible.

On donna en matinée le 2 février 1879, *les Mémoires du Diable*, et elle eut le rôle de Marie ; *les Faux Bonshommes* furent repris le 22 février, et elle y joua le rôle d'Eugénie. Et, à ce propos, Regnier lui écrit :



Cliché Reutlinger. RÉJANE dans *le Partage* Rôle de « Louisette » (Acte Ier) VAUDEVILLE



Cliché P. Nadar

Typogravure Goupil, Paris.

THÉATRE DU VAUDEVILLE

Mme RÉJANE

Rôle de Colombine (*Pierrot Assassin*)

Dimanche, 23 février 79.

Que je te dise d'abord, ma chère enfant, que tu as été charmante hier, que tu as joué tout ton rôle avec sincérité, gaieté, vérité et esprit, et que tu n'as qu'à persévérer dans cette voie de probité artistique qui fait seule les vrais comédiens. En outre, ta figure n'était nullement gâtée par cet abominable maquillage qui rend les yeux féroces en les cerclant de noir, qui déplace la fraîcheur de la joue pour la monter aux yeux, ce qui donne à croire que celle qui se défigure ainsi est atteinte d'ophthalmie. Tu n'étais point plâtrée, et quand tu avais à rougir tu rougissais. Persévère, reste ce que tu es et ne demande à la parfumerie que le nécessaire. Autrement dis-toi bien que les vieilles ne se rajeunissent pas et que les jeunes s'avarient avant l'heure marquée par le temps.

. . . .

Une observation : — Tu te bouches les oreilles quand Edgard te parle, dans une scène du deuxième acte. Réponds-lui donc en tenant encore tes deux doigts sur tes oreilles et en tournant *un peu* la tête vers lui. — Ce sera, je crois, infiniment plus drôle. Tu ne quitteras ce mouvement que lorsque Edgard te dira : « Vous m'avez donc entendu ! » Si tu veux essayer ce que je te conseille, préviens-en Dieudonné.

La première des *Tapageurs*, de Gondinet, est du 19 avril 1879. Mademoiselle Bartet joue le rôle de Clarisse, elle joue celui de Geneviève, un petit bout de rôle sans importance. On l'y trouve touchante et gracieuse. Mais au bout de quelques jours Mademoiselle Bartet tombe subitement malade, et il faudra rendre la recette si quelqu'un ne se sacrifie pas en jouant le rôle *le soir même !* Deslandes s'adresse à Réjane. Elle fait la folie de consentir après de longues prières. Le reste de la troupe voit pourtant d'un œil jaloux la jeune artiste prendre la première place. On veut lui faire peur. On lui annonce que la salle est furieuse, qu'on casse tout ! N'ayant pas le temps d'apprendre le rôle par cœur, Réjane avait préféré, pour être moins troublée, jouer sur scénario, c'est-à-dire improviser le rôle de Clarisse sur le thème de l'auteur. On fait un succès à sa hardiesse, à sa crânerie, à sa présence d'esprit. La direction pour la remercier, lui envoie une petite flèche en diamants et perles. Le lendemain, elle réclame un raccord. Deux camarades seulement viennent répéter avec elle. Elle se sentait devenir malade d'émotion, d'énervement et de colère. Le troisième jour, Mademoiselle Bartet, rétablie soudain, reprend son rôle. Réjane avait demandé à son directeur, après cet effort prodigieux, de ne pas rejouer aussitôt son rôle de Geneviève, qui avait été lu et appris par une autre. Elle va tranquillement dîner en ville, et, à dix heures, elle va se coucher. Mais il y avait eu malentendu. La doublure n'était pas allée au théâtre. On avait fait une annonce au public. Cris. Potin ! Dans la coulisse, triomphe des bonnes petites camarades qui crient : « Rendez la flèche ! »

Pendant les quinze jours qui suivirent Réjane souffrit d'un tremblement dans les jambes.

Elle n'a pas oublié son professeur. Elle suit le concours du Conservatoire, et elle lui écrit le 1er août 1879 : « Si vous saviez combien je suis heureuse du grand succès que vous venez de remporter et qui n'a pas été récompensé comme il devait l'être ; car



Cliché P. Nadar.

RÉJANE dans *Sapho*, rôle de « Sapho » (Acte 1er)
GRAND THÉATRE ET VAUDEVILLE

M. Brémont a été au-dessus des plus grands éloges ; il a de la chaleur et de la passion, on sent le souffle du maître ».

Dans la reprise des *Lionnes pauvres* d'Augier, 22 novembre 1879, elle est discutée. Le public lui fait fête et l'auteur l'approuve, mais la critique, y compris M. Sarcey, n'admet pas son interprétation du rôle de Séraphine.

M. Alphonse Defère lui conseille de changer de couturière, et il félicite au contraire Mademoiselle de Cléry sur son élégance.

Et Barbey d'Aurevilly de s'écrier prophétiquement :

Avec son corps délié et serpentin, avec cette poitrine dans laquelle il semble qu'il n'y ait pas de place pour le cœur, avec cet air de couleuvre qui marche sur sa queue debout, mais qui deviendra une guivre un jour, Mademoiselle Réjane avait admirablement le physique de son rôle, mais elle y en a ajouté l'intelligence. Cette jeune fille, qui rappelle Rachel par le délié des formes et par la gracilité de toute sa personne, pourrait bien avoir quelque jour, comme Rachel, une grande destinée dramatique. J'en augure beaucoup après l'avoir vue l'autre soir... On l'a rappelée deux fois. La seconde fois, elle était tuée d'émotion, brisée, toute en larmes : on craignait de la voir se casser en deux en saluant. Ah ! l'émotion des vrais artistes ! Avant d'entrer en scène, Mademoiselle Mars pâlissait sous son rouge et Madame Malibran aussi, quand on l'applaudissait, pleurait...

Emile Augier lui-même la soutient et la défend. Il approuve l'interprétation qu'elle a donnée au rôle de Séraphine Pommeau que Mademoiselle Blanche Pierson avait refusé comme antipathique. Et finalement c'est un très grand succès. On la discute, c'est vrai, mais la flamme est sortie, désormais elle compte. Voici d'ailleurs la précieuse lettre que lui écrivait Regnier à ce propos :

2 décembre 1879.

Si je ne vais presque plus au spectacle, ma chère enfant, rassasié comme je le suis de tout ce que je fais dans la journée, je ne m'en intéresse pas moins à tout ce qui te touche et j'ai été très heureux du grand succès que tu viens d'obtenir. Mon fils, mon gendre, qui assistaient à la première représentation des *Lionnes pauvres*, m'en avaient d'abord rendu compte, Mademoiselle Baretta, écho de ce qui se dit au Théâtre-Français, m'assurait que l'interprétation de ton nouveau rôle te classait au premier rang, et enfin, mon ami Legouvé t'a trouvée tout simplement admirable. Je te laisse à penser si tous ces éloges m'allaient au cœur, et si j'y voyais la réalisation de ce que j'ai toujours auguré de toi comme artiste. Les leçons que je t'ai données ont eu pour but de t'apprendre à consulter toujours le bon sens dans la conception d'un rôle, de t'enseigner les procédés au moyen desquels on parle toujours avec vérité, d'acquérir la souplesse d'entendement et d'oreille qui met la comédienne à même de rendre avec sûreté les intentions que le poète ou l'auteur lui demandent, alors même que ces intentions ne sont pas celles qu'elle a elle-même d'abord comprises. Un bon comédien doit pouvoir toujours jongler avec les intentions et les inflexions qu'on lui demande, et si différentes qu'elles soient les unes des autres, il faut toujours que la conviction se laisse voir au fond de sa phrase. En connais-tu beaucoup qui soient capables de ce genre d'exercice ? Le *métier*, l'affreux métier, ce que les peintres appellent *le chic*, s'empare trop du théâtre, et ce qui m'étonne, c'est que, y réussissant si peu, il ait tant d'adhérents. Garde-toi de ce défaut, tâche de rester vraie. En dehors du Théâtre-Français où il y a des modèles, regarde Geoffroy, regarde Saint-Germain et, si tu l'as connue, rappelle-toi Alphonsine, voilà de vivants enseignements.... mais me voilà loin de toi, et je me reprends à te donner des conseils alors que je ne te dois que des compliments. Le plus grand, le plus élevé que tu aies reçu est l'approbation que M. Augier a donnée à la façon dont tu as joué son rôle, son goût est des plus sûrs, mais il est aussi des plus difficiles, et si tu l'as contenté, tu dois être aussi très contente.

Je ne manquerai pas de t'aller voir, mais je suis forcé de choisir mon heure, et par cet horrible froid je ne puis me résoudre à quitter le soir le coin de mon feu. Je suis vieux, mon cœur seul n'est pas atteint par l'âge, et il reste toujours jeune pour mes amis ; reste de ceux-là, ma chère enfant, et compte en tout temps sur l'affection, sur l'affection véritable, de ton vieux maître.

REGNIER.

A présent, c'est *la Vie de Bohème* qui la hante. On lui a distribué le rôle de Mimi. Elle est inquiète :

1er avril 1880.

Mon bon Maître,

Si vous saviez quel plaisir c'est pour moi qui vous vois si rarement de vous prouver que je n'oublie rien de tout ce que vous avez fait pour moi, et de venir fidèlement à votre anniversaire vous apporter mes vœux de bonheur et de santé.

J'aurais voulu aller vous dire tout cela de vive voix, mon cher Maître ; mais je suis prise tout la journée par les répétitions de *Bohème*. A cinq heures et demie, lorsque je sors du théâtre, j'ai besoin de rentrer chez moi me reposer, puis travailler encore. Ce rôle de Mimi m'inquiète beaucoup, mon bon Maître : il faut le jouer, je crois, avec une grande simplicité, et être simple c'est si difficile au théâtre.

Je repasse dans ma tête toutes vos bonnes leçons du Conservatoire, et, depuis, tous vos bons conseils dont je me suis toujours si bien trouvée. C'est en suivant la méthode que vous m'avez donnée que je travaille tous mes rôles, et si j'ai du succès dans celui-ci, c'est encore à vous qu'il reviendra.

Merci encore pour tout ce que vous avez fait pour moi, mon bon Maître, je vous en serai toujours reconnaissante.

Votre élève
G. RÉJANE.

Son vieux maître lui répond :

3 avril 1880.

Ma bonne chère petite, sois heureuse, marche d'un pied léger, mais sûr, dans la carrière où tu as rencontré déjà le succès, ne te glorifie pas de tes triomphes, et dis-toi qu'un artiste, si haut qu'il soit placé, a toujours quelque chose à apprendre.

Ton rôle de *Mimi* t'inquiète ; penses-tu que je puisse t'y être utile ? Si tu le crois, je m'arrangerai pour t'en donner mon avis. Le Vaudeville est près de l'Opéra, viens me voir à mon cabinet dans un après-midi, et si quelque chose t'embarrasse, nous en causerons. Seulement, préviens-moi du jour où tu voudrais me voir.

Ton bien affectionné,
REGNIER.

Elle joue donc Mimi le 15 avril 1880. Et ici il faut admirer une fois de plus la touchante incohérence de la critique :

M. Vitu, dans *le Figaro*, écrit :

Elle n'est pas la fille insouciante et passionnée telle que l'avaient comprise Mademoiselle Thuillier et Madame Broisat, instruites et stimulées par les indications personnelles de Théodore Barrière ; elle lui donne une physionomie ingénue qui n'est pas précisément dans la vérité du personnage ; mais elle a joué la longue et difficile scène de l'agonie avec une mesure très délicate qui en atténue l'horreur, et avec un accent de sincérité candide qui lui a valu des applaudissements mérités.

M. Defère, dans *le Soir*, dit que « ce qui manque surtout à Mademoiselle Réjane, c'est la physionomie de l'emploi.... Elle ne nous a pas tiré une larme, » ajoute-t-il.

M. Paul Perret, dans *Paris-Journal*, dit :

La pièce est mal jouée, sauf par Mademoiselle Réjane et par Dieudonné. Ce dernier est un joyeux et solide Schaunard, et Murger, s'il était encore de ce monde, aurait trouvé dans Mademoiselle Réjane la seule Mimi digne du rôle depuis Mademoiselle Thuillier.

Je parle de longtemps....

Cette comédienne a une nervosité très rare ; une qualité particu-

Cliché P. Nadar.

RÉJANE dans *Sapho*
Rôle de « Sapho » (Acte II)
GRAND THÉATRE

lièrement attrayante sous cette figure touchante et simple de Mimi.

Scapin, dans *le Voltaire*, écrit :

Mimi, c'est Mademoiselle Réjane, une petite comédienne joliment douée, mais qui manque visiblement d'études.

Puis, c'est *le Père Prodigue*, de Dumas fils (19 novembre 1880) où elle joue le rôle effacé d'Hélène.
Pourtant Barbey d'Aurevilly écrit d'elle :

Ce n'est plus la profonde vipère des *Lionnes pauvres*, mais c'est le visage et la taille le plus faits que je sache pour le drame, quand on en fera de vivants. Dans ce fourreau si fin et si flexible, il y a de l'acier dramatique, pour plus tard, et l'acier sortira !

M. Sarcey : « Elle échoue à rendre sympathique cette figure sèche et ce parlage métaphysique. »
Clément Claraguel lui accorde de la « grâce ».
M. Henri de Pène la trouve en progrès.
Passons rapidement sur *la Petite Sœur*, un acte de Madame Marie Barbier (4 mai 1881), *Odette*, de Sardou, où elle joue le rôle de la baronne Cornaro, femme de quarante ans qui, dans la pièce, doit donner des conseils à Odette, que jouait Madame Pierson ! *L'Auréole* (20 mars 1882), un acte de M. Normand, où elle réussit complètement ; *Un mariage de Paris*, trois actes d'About et de Najac (5 mai 1882), qui lui vaut son premier travesti.
Ainsi, du 15 mars 1875 au 31 mai 1882, en huit années d'engagement, elle avait repris ou créé sur la scène du Vaudeville vingt rôles différents, qui tous avaient été remarqués, et dont deux ou trois furent de grands succès, et elle n'avait, dans la maison, aucune situation définie digne de son talent, digne surtout des promesses que ce talent varié indiquait. Ni Sardou, roi du Théâtre, ni les divers directeurs qui s'étaient succédé à la Chaussée d'Antin, le grand artiste Carvalho, l'intelligent et brave père Cormon, ni Roger, ni Bertrand, ni Raymond Deslandes n'avaient soupçonné qu'ils avaient une comédienne de premier ordre à leur disposition. Les avis ne leur manquaient point cependant; Réjane, inoccupée ou mal employée chez eux, grandissait tout de même en réputation et en succès dans les seuls théâtres d'à côté qu'elle eût alors à sa disposition ; elle était la vie, l'âme, si ce mot peut être employé ici, de tous les spectacles du Cercle de la rue Royale, de toutes les revues de l'Épatant, de toutes ces pièces faites entre causeries d'auteurs célèbres et d'auteurs mondains, satires sans profondeur et sans fiel, essais dramatiques superficiels et sans prétention, articles de Paris, du boulevard de Paris plutôt, servant à l'exhibition des comédiennes célèbres en disponibilité, des chanteurs et comédiens amateurs, aux débuts des belles filles qui commencent à tâter sérieusement du théâtre. Réjane trouvait moyen de faire des choses artistiques avec tout cela. Elle répétait sérieusement, comme pour une œuvre sérieuse ; elle écoutait, pour les costumes, les avis des peintres qui collaborent d'ordinaire à ces brillantes machines, les conseils des auteurs, qui redressent ces couplets à pointes, pour en tirer un parti charmant. Avec une scène de parodie, un rondeau, des couplets, un arrangement de coiffure ou de costume, elle obtenait des succès étourdissants ; toujours prête à rendre service, à apprendre la chanson nouvelle, le monologue improvisé, à remplacer la comédienne malade ou en retard, à chanter, à danser, enfin à faire en camarade ce que voulaient ces spectacles de camarades, elle était la coqueluche de ce public particulier à qui les auteurs du Vaudeville faisaient alors toutes les avances possibles avec leurs comédies dites parisiennes.
L'écho des succès de Réjane arrivait jusqu'au bon Deslandes, homme de club aussi à ses heures, il souriait, disait comme je ne sais plus quel sociétaire de la Comédie-Française : « Bon » ou « c'est une actrice mondaine », et continuait à donner ses spectacles moyens, dans lesquels Réjane n'avait qu'une part sans intérêt. « On ne te comprend pas, tu n'as rien à faire avec ces gens-là, lui dit son camarade Pierre Berton, tu es une étoile ! Fiche ton camp d'ici ! » Une étoile, c'est ce que cherchait alors M. E. Bertrand, directeur des Variétés, pour remplacer au besoin celle qu'il avait et qui commençait à vieillir. Plus avisé que les directeurs du Vaudeville, il l'engagea pour trois années, malgré une apparition insignifiante faite dans *les Demoiselles Clochart*, pièce incomplète de Henri Meilhac. Ainsi



Cliché P. Nadar. RÉJANE dans *Sapho*, rôle de « Sapho » (Acte II)
VAUDEVILLE

toutes choses marchent à un total inévitable. Le succès des revues mondaines, des spectacles à couplets, aboutit à l'idéal du genre, à un traité avec les Variétés, et par conséquent aux pièces de Raoul Toché, Blum, Wolf et Clairville ; si c'était mieux que ce qu'elle faisait au Vaudeville, ce n'était pas exactement ce qu'elle rêvait. Heureusement, elle allait être prêtée de tous côtés pour créer des rôles importants et dignes d'elle.

Elle parut, boulevard Montmartre, d'abord, le 22 octobre 1882, à côté de Judic, dans *la Princesse*, comédie-opérette de Raoul Toché; le 4 décembre, elle débute officiellement dans *les Variétés de Paris*, revue de MM. Blum, Wolf et Raoul Toché. Elle joua cent fois avec Christian *la Nuit de Noces de P. L. M.*, un acte amusant de Fabrice Carré. Sarah Bernhardt, alors directrice de l'Ambigu avec son fils, eut besoin d'elle pour créer *la Glu*, drame en cinq actes de Jean Richepin, où elle parut aux côtés d'Agar et de Lacressonnière. Après cette apparition sur le théâtre de sa jeunesse, où elle retrouvait, heureuse, l'acclamation à la sortie des artistes, l'injure dans la scène antipathique, le succès populaire, elle fut envoyée au Palais-Royal pour créer, le 9 octobre 1883, *Ma Camarade*, comédie en cinq actes de Henri Meilhac et Philippe Gille, une des comédies les plus fines et les plus amusantes du répertoire de ce gai théâtre.

Le succès dramatique de *la Glu* et celui de *Ma Camarade* ouvrirent les yeux des directeurs du Vaudeville. Au nom du trio, Deslandes offrit un nouvel engagement à Réjane. « Elle allait être l'étoile de la maison, on savait le parti qu'on pouvait tirer d'elle. Il y avait dans les cartons une *Madame Bovary* dans laquelle elle décrocherait certainement le gros succès. Dumas travaillait, en collaboration, à une pièce où elle aurait le principal rôle; elle n'avait plus, désormais, qu'à ne pas perdre confiance et à se laisser conduire. » Ravie, elle signa et attendit. Ces promesses aboutirent à la reprise des *Femmes terribles*, une vieille comédie de Dumanoir, qu'elle consentit, pour rendre service, à jouer avant l'époque où commençait son engagement (1er décembre 1884), et qui fit une série piteuse de représentations, et au mauvais, à l'exécrable rôle de Clara Soleil dans la comédie de MM. Edmond Gondinet et Pierre Civrac (lisez Madame Théodore Barrière). C'est vraiment, parfois, un jeu curieux que le sort d'une entreprise théâtrale. A ce moment, le Vaudeville allait mal, deux directeurs sur trois filaient déjà à l'anglaise. Albert Carré devient l'associé de Deslandes pour la première de *Clara Soleil*, la fortune de la maison est rétablie : la pièce a cent cinquante belles représentations. Or, lisez cette naïve comédie et trouvez les raisons de ce succès démesuré, vous aurez de bons yeux. L'entrée de son camarade dans la maison ne rend pas meilleure la place de la comédienne. En 1886, 1887, elle reprend *le Club*, elle crée *Allô! Allô!* comédie charmante, mais en un acte, de Pierre Valdagne, et *Monsieur de Morat*, et c'est tout. On répète *le Conseil judiciaire*, et, pour le rôle principal, qui lui va comme un gant, on engage Mademoiselle Jane May ; explique qui pourra. Dumas travaillait bien, comme on le lui avait annoncé, à une pièce tirée, par A. Dartois, de *l'Affaire Clemenceau*, mais le rôle sur lequel elle avait quelque droit de compter devait servir de début à Mademoiselle de Cerny, qui venait alors de l'Odéon, et qui y fut, du reste, complètement insuffisante. Disons, pour être équitable, qu'on offrit à Réjane un rôle dans la pièce, celui de la Mère de Madame Clemenceau. C'était trop tôt et trop. Voyant que, décidément, il est impossible d'être prophète en son pays, elle quitta une seconde fois le théâtre qui l'avait si mal servie. La jolie lettre qu'elle écrivit alors, du bout de la plume, à ses deux directeurs! elle voulut se donner la joie de partir sur une épître bien appliquée; puis, elle resta chez elle, attendant l'occasion. Elle s'offrit rapidement. Meilhac venait de terminer *Décoré* pour Judic. Judic, c'était alors la collaboration A. Millaud presque imposée, et Meilhac voulait absolument, cette fois, travailler sans collaborateur, pour enlever sa nomination à l'Académie, où l'on entrait peut-être moins facilement qu'aujourd'hui. On était en pleine affaire Limousin-Caffarel, c'était le moment des incidents Wilson et de la Légion d'honneur; on disait la pièce faite sur ce sujet, on en parlait d'avance avec des craintes, des pudeurs, des réticences ; Judic faisait la petite bouche, hésitait. Baron, alors associé à E. Bertrand, et qui était pour que Réjane jouât le rôle, surveillait ces hésitations. Bref, elle fut engagée à trois cents francs par représentation, et eut la joie de créer, le 27 janvier 1888, à côté de ses deux camarades Dupuis et Baron, une des plus jolies comédies du répertoire des Variétés. Ce succès de *Décoré*, c'était l'Académie pour l'auteur, c'était quelque chose du même ordre pour la comédienne. Meilhac, bien décidément Meilhac, sans collaborateur ; Réjane était aussi décidément Réjane. La presse déclarait que sa carrière était fixée dans cette littérature fantaisiste et délicate. On lui disait : « Tu pourras aller désormais du Vaudeville au Gymnase, du Palais-Royal et des Nouveautés aux Variétés. Ce coin du boulevard sera ton domaine, tu prendras place aux côtés des Judic, des Chaumont et tu n'iras pas plus loin. » On se trompait, elle devait aller plus loin et plus haut.

* * *

Le 21 janvier 1888, dit Porel, qui parle désormais lui-même, Edmond de Goncourt me lisait, en présence d'Alphonse Daudet, la pièce qu'il venait de tirer, sur ma demande, de sa *Germinie Lacerteux*, un de ses plus beaux livres. Daudet était venu pour relayer au besoin son ami dans cette longue et fatigante lecture. Je vois encore ce petit salon-bibliothèque d'Auteuil où nous étions, avec ses Moreau le Jeune, ses Fragonard, sur les murs, ses livres rares à la reliure écarlate dans tous les coins. J'entends comme si c'était hier, la voix grave et tremblante d'Edmond de Goncourt. Quand le dernier feuillet fut tourné, au milieu du silence plein de réflexions qui suit d'ordinaire ces auditions-là, Daudet demanda quelle femme pourra jouer ce rôle écrasant, je répondis : Réjane, et j'allai immédiatement aux Variétés où la comédienne répétait *Décoré*, pour m'entendre avec elle. Elle me reçut entre deux scènes, nous prîmes un rendez-vous et je rentrai à l'Odéon n'ayant pas perdu ma journée.

Quand je lui lus l'énorme manuscrit d'Edmond de Goncourt, — la pièce avait alors deux tableaux de plus, — elle fut effrayée,



Cliché Reutlinger.

RÉJANE dans *Maison de Poupée*
Rôle de « Norah » (Acte II)
VAUDEVILLE

elle demanda à consulter, à réfléchir. Le théâtre est une maison de verre : les amis de l'auteur bavardaient de la distribution rêvée par moi ; le monde et le demi-monde du théâtre s'agitaient ; on écrivait à Réjane des lettres suppliantes pour lui épargner une bêtise *(sic)*. Sarcey dépense toute son éloquence et Raymond Deslandes, directeur du Vaudeville, m'aborde avec un air navré. « Vous allez faire jouer à Réjane *Germinie Lacerteux*. — Certainement, si vous ne parvenez pas tous à l'effrayer. — Mais qu'est-ce que vous comptez faire avec cette machine-là ? — Pour mon théâtre je ne sais pas, mais pour Réjane certainement un des plus grands succès de sa carrière.» Le geste qui fut toute la réponse de Deslandes disait clairement : cet homme est fou !

Dès les premières répétitions j'eus la joie délicieuse de l'artiste qui a enfin en face de lui une interprétation admirable, exacte, appliquée, infatigable, traduisant la pensée du metteur en scène sans la moindre hésitation, comprenant tout, analysant tout, disant à merveille, mimant avec justesse, avec délicatesse, avec esprit, railleuse, attendrie, variée, elle donnait immédiatement l'idée exacte du personnage.

Elle fut extraordinaire à la répétition générale. Nous avions décidé, l'auteur et moi, que cette répétition aurait lieu à huis clos, et pour la censure seulement. Deux spectateurs dans la salle, Pierre Loti qui partait pour l'Extrême-Orient, et Larroumet envoyé par le ministre des Beaux-Arts. Au tableau du déjeuner



Cliché Reutlinger.

RÉJANE dans *Maison de Poupée*, rôle de « Norah » (Acte II)
VAUDEVILLE

des petites filles chez Mademoiselle de Varendeuil, celui qui le lendemain eut toutes les peines du monde à finir, ces messieurs avaient les yeux pleins de larmes. « C'est beau ce que fait là Réjane, me dit Larroumet. Puis plus bas : la pièce ne passera pas sans de sérieuses protestations, vous savez ! » J'avais confiance. — Germinie, mais c'est la Dame aux Camélias du peuple avec un sentiment respectable en plus ! répondis-je, le public aimera cette œuvre sincère. »

Oh ! cette première. Salle élégante des grands soirs, bondée jusqu'au bonnet d'évêque. Public houleux, mal disposé. Des journalistes furieux de la suppression de la répétition générale, des femmes de théâtre intriguées par avance du sujet, qu'elles ne connaissaient pas, quelques potinières littéraires déclarant tout haut leur intention de manifester ; le docteur Charcot et sa famille avaient emporté des sifflets à roulettes pour bien donner leur opinion. Les cafetiers du quartier mécontents de la suppression des cinq entr'actes habituels, — l'affiche en annonçait deux seulement, — protestaient à la claque, avec un personnel à eux, contre ce changement des traditions courantes qui gênait la vente des cinq bocks accoutumés. Ce public, plutôt mêlé, déclarait d'avance dans les couloirs la pièce impossible. Oh, ces couloirs de premières, quelle collection d'âneries haineuses on peut ramasser là !

Le rideau se lève, Réjane fait son entrée : avec ses bras rouges de laveuse de vaisselle, dans sa toilette de bal de vraie bonne, elle est étonnante de vérité ; elle tourne sous les yeux de sa maîtresse, ravie, rougissante ; ce jeu de scène plaisant et juste est applaudi. Au tableau des fortifications, quelques siffleurs scandent

la scène de la grande Adèle; puis Réjane, si joliment chaste, joue son idylle, son triste et pudique abandon si bien que la salle ravie éclate en bravos et que la toile se relève deux fois. Les siffleurs et les applaudisseurs (parmi lesquels on remarque des ministres et leurs femmes) se tâtent au tableau de la Boule Noire, s'attaquent dans celui de la ganterie, sont aux mains au dîner des petites filles. On ne veut pas entendre le récit de Madame Crosnier, elle s'embrouille, perd la tête, recommence, on crie tout haut : Au dodo les enfants ! on rit, on siffle. Sans Réjane, la pièce, là, sombrait à pic; un geste, un cri poignant, sincère, la salle est retournée. On l'applaudit, on la rappelle encore. Entr'acte. Dans la salle, le vent souffle en tempête. Antoine, indigné des ricanements de ses voisins, lance cette apostrophe : « Gueux imbéciles ! » On se montre le poing, on échange des provocations, on siffle, on applaudit. C'est dans cette atmosphère que commence le tableau de la crémerie. Quand Réjane, triste, dans son pauvre châle sombre, entre apporter à Jupillon l'argent du rachat de sa conscription, le silence devient tout à coup profond dans la salle. D'une voix faible, remuant les entrailles, elle dit en s'éloignant : « Tu me rendras cet argent... pas plus que l'autre, mon pauvre ami, pas plus que l'autre », c'est une transformation du public. Elle est rappelée, acclamée par toute la salle. Acclamée encore à la chute du rideau de la rue du Rocher. La jolie trouvaille qu'elle a faite, dans la scène de l'hôpital, de cette toux qu'elle a seulement quand elle parle des choses d'amour, bouleverse les femmes, elles pleurent, elles battent des mains. Les deux derniers tableaux, sans elle, peuvent s'achever maintenant dans le bruit mêlé des applaudissements et des huées, qu'importe ! La pièce d'Edmond de Goncourt vivra désormais plus d'un soir, Réjane est désormais aussi une grande comédienne.

Sardou, qui assistait à la première représentation de *Germinie Lacerteux*, écrivit une lettre charmante à Réjane pour la féliciter et pour lui dire qu'il venait de terminer sa comédie *Marquise*, pour elle, qu'elle n'avait plus qu'à fixer ses conditions au directeur du Vaudeville. Deslandes avait eu raison de ne pas aimer *Germinie*, elle allait lui coûter cher. Réjane était partie du Vaudeville avec 18,000 francs d'appointements, deux ans auparavant, elle y rentrait, de par la loi du succès, à 300 francs par représentation « C'est cher, les grisettes, » disait le bon Deslandes avec un sourire. *Marquise* avait un premier acte délicieux. Réjane y fut charmante, gaie, et spirituelle, habillée à ravir; c'est encore une partie de son talent, le soin, la patience qu'elle met à chercher, à essayer jusqu'au dernier moment, la robe, le chapeau, les bijoux, jusqu'à la chaussure et au linge du personnage qu'elle doit représenter. La pièce de Sardou n'eut qu'un demi-succès. Une reprise de *la Famille Benoîton*, où elle joue cent fois le rôle créé par Fargueil, fut plus heureuse à l'Odéon. Elle aborda alors le vieux répertoire par Suzanne du *Mariage de Figaro* et le répertoire immortel de Shakespeare avec la Portia du *Marchand de Venise*, dans *Shylock*, l'adaptation délicate et supérieure du poète Ed. Haraucourt. L'influenza qui sévissait sur Paris atteignit Réjane et la pièce qui disparut de l'affiche après soixante représentations. Elle rentra à l'Odéon, dans *la Vie à Deux*, comédie-vaudeville en trois actes de M. Henry Bocage et M. de Courcy, qui réussit comme réussissent toujours ces aimables pièces.

Nous avions arrangé avec E. Bertrand, alors directeur des Variétés, que Réjane partagerait ses représentations en deux parties égales. Elle clôtura la première à l'Odéon, le 31 mai ; elle reparut pour la seconde en octobre, boulevard Montmartre. Meilhac avait promis le manuscrit de sa pièce nouvelle pour ce moment-là, mais Meilhac n'était pas prêt. Elle accepta en l'attendant de créer *Monsieur Betsy*, comédie en quatre actes de MM. Paul Alexis et Oscar Méténier. Dupuis, Baron et Réjane donnèrent à cette pièce originale et cruelle une puissance de comique tout à fait supérieure. Elle, en écuyère du cirque, robe de chambre hongroise en drap rouge, chamarrée de brandebourgs noirs, bottée, la raie de côté, les cheveux collés à l'eau sucrée, la cigarette aux lèvres, les bras chargés d'innombrables bracelets porte-bonheur, donnait l'agrément délicieux de la vérité pittoresque.



RÉJANE dans *le Cœur de Paris*
Revue de M. le Marquis de Massa, donnée à l'Opéra-Comique au profit des Pauvres de Paris (Juin 1896).
Rôle de « le Chic »

Le 27 octobre 1890 première représentation de *Ma Cousine*, comédie en trois actes de Henri Meilhac. Ce fut le jour de la répétition générale de cette jolie œuvre que Paris s'aperçut des progrès extraordinaires que Réjane avait faits en quelques mois. En jouant dans une vaste salle, un rôle ample et dramatique, son jeu s'était élargi, ses nervosités s'étaient calmées, sa voix s'était posée, son articulation était devenue d'une netteté rare. Elle qui mourait d'inquiétude à chaque nouvelle création, était calme maintenant, sûre d'elle, presque indifférente. Elle sentait l'autorité qu'elle avait conquise ; elle tenait le public au bout de ses doigts. Dans *Décoré*, dans *Monsieur Betsy*, elle formait avec ses partenaires un trio remarquable. Dans *Ma Cousine*, elle fut supérieure en tous points à ses camarades. L'auteur lui avait donné à vaincre cette difficulté : jouer un acte de trois quarts d'heure sans quitter sa chaise longue, elle sut en tirer un succès et faire, de ce petit meuble, une sorte de théâtre minuscule, elle amenuisa ses inflexions, ses gestes, ses mines, elle fut pétillante d'intelligence et d'esprit. Le deuxième acte, avec sa pantomime du milieu, obtint un succès éclatant. En répétant cet intermède, elle sentait bien que la pièce était un peu mince pour le cadre fantaisiste et bruyant des Variétés. La musique, composée par Massenet, était délicieuse mais ne s'enlevait pas en gaieté, il fallait le piment, l'éclat d'Offenbach au milieu, un peu d'Offenbach aussi dans la verve des acteurs; elle s'ingénia, chercha, elle fut inquiète et nerveuse jusqu'à ce qu'elle eût trouvé le point brillant qui manquait là. Rochefort avait baptisé une danseuse du Moulin rouge du nom harmonieux de *Grille d'Egout*. C'est avec cette jeune personne que Réjane étudia, quinze jours durant, la danse canaille et spirituelle qu'elle allait aborder dans la comédie. Quand, à la répétition, elle essaya pour la première



Cliché P. Nadar. Typogravure Goupil, Paris.

RÉJANE DANS *LE BÉGUIN*

Rôle d'*Yvonne Derive*

VAUDEVILLE

fois le « chahut » devant Meilhac, il voulut le supprimer de la pantomime, Réjane tint bon. Elle travailla encore à le mettre au point comme pour une danse noble et compliquée. Elle avait vu juste, ce clou donna au deuxième acte un éclat particulier; par trois fois, sous les rires et les bravos de la salle, elle dut recommencer cette parodie de Grille d'Égout.

Ma Cousine remplit la salle des Variétés pendant six mois, d'octobre 1890 à avril 1891. Pendant qu'elle donnait sur le boulevard la sensation d'une comédienne arrivée au plus haut point de sa réputation, elle travaillait encore, à l'Odéon, à accroître son talent en répétant *Amoureuse*, de M. G. de Porto-Riche. Ce que Desclée avait fait dans les pièces de A. Dumas, ce que Sarah avait montré dans celles de Sardou, ce que la Duse présenta aux Parisiens dans son répertoire, enfin ce qu'on vit de rare et de supérieur en ces vingt dernières années, Réjane l'égala dans cette création incomparable. Amoureuse, tendrement amoureuse, depuis la pointe de ses petits pieds jusqu'à la courbe de ses épaules, les regards doucement troublés, la voix qui frémit, qui caresse, qui soupire, toutes les nuances dont est composé ce personnage délicieux furent rendues par elle avec une largeur, une justesse, une variété, une vérité dont je n'ai jamais vu l'équivalent.

Amoureuse n'obtint pas tout de suite le succès qu'elle méritait, la presse chicana son plaisir, fonça sur le troisième acte moins brillant. Heureusement les œuvres fortes peuvent attendre : à chaque reprise qu'en fit Réjane, en 1892, au Vaudeville, en 1896 et en 1899, elle eut la joie de voir les critiques tomber, disparaître comme nuées d'orage, pour faire place à la louange sans réserve, à l'accueil unanimement admiratif.

En l'année théâtrale 1891-1892, elle fit encore la navette entre les Variétés et l'Odéon. Sur la rive gauche, en plus d'*Amoureuse*, reprise pour les débuts de Guitry, elle mit à son répertoire *Fantasio*, d'Alfred de Musset ; sur la rive droite, elle commença la saison par une reprise de *la Cigale*, elle la termina avec *Brevet supérieur*, la dernière comédie donnée par Henri Meilhac au théâtre de ses nombreux succès. Pauvre Meilhac ! il avait eu toutes les peines du monde à finir sa pièce, la donnée était un peu triste pour les Variétés ; il le sentait, il perdait confiance, il voulut même, aux dernières répétitions, reprendre son manuscrit ; il était troublé, énervé, inquiet. Réjane, désolée, offrit d'abandonner ses représentations ; lui voulait payer son dédit, donner 30,000 francs d'indemnité à Samuel, enfin il était dans un état d'esprit lamentable. « Vous êtes fou, cher patron, dirent affectueusement le directeur et la comédienne, vous aurez du succès, nous en répondons. » Ils ne se trompaient heureusement pas. *Brevet supérieur* fit deux mois de bonnes recettes. Meilhac fit encore pour Réjane deux petits actes charmants : *Villégiature*, qui fut donné aux spectacles d'abonnement du Vaudeville, et *Miguel*. Il travaillait à *la Normande*, une comédie en trois actes, dont le premier était seul achevé quand il lui écrivit cette dernière lettre :

Ce qui est incontestable, ma chère Réjane, c'est que vous êtes la première comédienne de ce temps. Et cela me donne une furieuse envie d'écrire pour vous la plus jolie comédie du mois dans lequel elle sera jouée, — une comédie sans patois ni déguisement. — En attendant, comme j'en ai commencé pour vous une avec patois et déguisement, je vais tâcher de la finir et j'irai vous voir lundi 22 novembre, à deux heures.

Je vous embrasse.
H. MEILHAC.

La mort anéantit tous ces beaux projets.

Les rôles que Meilhac ne pouvait plus faire à Réjane, un autre allait les écrire ; un esprit original et délicat, un écrivain brillant, railleur et souple, achevait pour elle *Lysistrata*.

J'avais quitté l'Odéon, mon cher et honnête Odéon, pour créer, à côté de l'Opéra, un « grand théâtre » de comédie et de drame à spectacle, avec Réjane pour étoile. L'idée était excellente, les recettes l'ont bien prouvé, mais, pour qu'elle réussît, il fallait une salle confortable, élégante, digne de ce coin vivant de Paris, il me fallait la salle que l'on m'avait louée sur les plans que j'avais approuvés ; combien fut différente celle qu'on me livra ! Un Sioux à l'Exposition universelle, dans la Galerie des Machines, un dimanche, donnerait assez l'idée de ma stupéfaction devant le théâtre qu'on m'abandonnait inachevé, disproportionné, manqué en toutes ses parties. J'étais dans le désespoir.

Le 23 novembre, le « Grand Théâtre » ouvrit ses portes avec *Sapho*, d'A. Daudet et A. Belot. Un théâtre nouveau à Paris, c'est toujours un grand événement ; le public élégant accourut en



Cliché P. Nadar. Mme RÉJANE (Toilette de ville)

foule. Nous avions demandé aux spectatrices de venir en toilette d'opéra, elles avaient gentiment consenti. Par une brise glaciale, sifflante, dans cette salle impossible à chauffer, les hommes, le collet du pardessus relevé, les femmes les épaules nues, frissonnantes, tenant bon pour montrer leurs toilettes claires et fleuries, formaient une réunion plutôt mal disposée. Le talent de Réjane arrangea toutes choses. Elle retint l'attention, calma la mauvaise humeur, provoqua l'applaudissement, arracha le succès. Si la comédie de *Sapho* reparaît un soir avec elle sur une affiche, je recommande aux amateurs de belles interprétations dramatiques : son entrée au premier acte, la grande scène de dispute qui finit le troisième acte, son quatrième acte, qu'elle n'acheva jamais sans une crise de nerfs, enfin le cinquième acte, où toutes les lassitudes, les duplicités de la femme sont rendues avec des regards, des silences, une mimique d'une extraordinaire intelligence. Ce fut un concert d'éloges dans toutes les presses. Daudet, enthousiasmé, lui dédia la brochure de la pièce dont elle venait de prendre possession d'une façon si triomphante.

Gaie, infatigable, Réjane fut alors une collaboratrice admirable ; tous les soirs elle jouait de toutes ses forces le rôle écrasant de Sapho; tous les jours, elle répétait *Lolotte*, la cérémonie du *Malade imaginaire*, dont, avec l'aide de Saint-Saëns, je venais de reconstituer le curieux spectacle, étudiait et apprenait *Lysistrata*.



Cliché P. Nadar.

A LA MALMAISON
Déjeuner de la 200e représentation de *Madame Sans-Gêne*
M. Victorien Sardou et Mme Réjane suivis de leurs invités

Ce début de Maurice Donnay, cette comédie de *Lysistrata* fut vraiment un spectacle rare et délicieux. Le jeu des acteurs, la musique, la danse, les décors et les costumes furent dignes de l'œuvre et du poète. Le deuxième acte, par Réjane et Guitry, quelle merveille de grâce, d'esprit, d'ironie railleuse et tendre ! quand, à la dernière scène, la belle voix d'Agathos rythme ces jolis vers amoureux, accompagnés par les harpes et les flûtes :

> Viens, l'inflexible Eros, tendant son arc flexible,
> Vise le cœur des amantes et des amants,
> Et dans cette éternelle et pantelante cible
> Plante ses flèches aux pointes de diamants.
> La nature n'est plus qu'un immense hyménée.
> La fleur de la forêt et la fleur du tombeau
> Aimeront cette nuit : la caresse ajournée
> Est sacrilège ; oh ! Vois là-haut c'est le flambeau
> D'hymen; ne tremble plus, ô ma Lysis... Je t'aime.

Lorsque, à la dernière scène, Lysistrata, pâmée, dans le bleu rayon de la lune, gravit les marches du temple de Vénus, une acclamation de la salle entière salua longuement l'œuvre nouvelle et son interprétation supérieure.

A la comédie de Maurice Donnay, qui remplit la salle de la rue Boudreau pendant cent représentations, devait succéder certaine *Madame Sans-Gêne*, qui fit et fera parler d'elle dans le monde longtemps encore. Pour ne pas déflorer la pièce, les auteurs lurent d'abord le prologue aux comédiens, puis on la répéta dans son décor. Sardou, reposé depuis *Thermidor*, depuis l'injuste interdiction de *Thermidor*, tint, le premier jour, quatre heures, les acteurs à l'avant-scène. Réjane, admirant, ne sentit la fatigue que chez elle. Une création dont on commençait, depuis quelques semaines, à soupçonner l'importance sous l'habile draperie de *Lysistrata*, la força de s'aliter.

Elle cessa les répétitions de *Madame Sans-Gêne* et ne les reprit que six mois après, en septembre, au théâtre du Vaudeville, où, après la fermeture du « Grand Théâtre », la pièce passa avec le directeur qui l'avait reçue et préparée. Associé avec M. Carré, j'eus la joie, un peu amère, d'apporter au théâtre de



Cliché Joseph Primoli. Mme RÉJANE
Sortie du Conservatoire

la Chaussée d'Antin et à ses actionnaires le galion que j'avais monté et équipé. »

Le succès des Mémoires du général Marbot avait fait éclore une génération spontanée d'ouvrages sur l'Empereur et l'Empire. Ce mouvement littéraire tout anecdotique donna à l'industrie de la curiosité parisienne une mine qu'elle exploita avec ardeur.

Les compacts meubles d'acajou relevés de bronzes solides et éclatants, les lourdes étoffes de soie à ramages verts et rouges, les armes de toutes sortes, fusils damasquinés, sabres d'honneur, pistolets argentés, ciselés, les uniformes, les plumets, les casques gigantesques sortirent des greniers, des armoires, des fonds de boutiques, pour reparaître triomphalement au grand jour des devantures, ce fut comme une nouvelle invasion militaire. Très illustre collectionneur, Sardou sentit l'occasion de donner sa note personnelle dans ce mouvement napoléonien, et, en collaboration avec E. Moreau, il fit *Madame Sans-Gêne*.

Il m'avait dit souvent : « Je voudrais trouver, pour Réjane, un rôle dans une aventure du XVIIIe siècle. » C'est avec cette idée-là dans l'esprit que, certainement, il écrivit le joli prologue de sa comédie, ce tableau souriant d'une tragique révolution. Le nez au vent, le front bombé égayé par les sourcils arqués si particuliers des petites paysannes de Greuze ou du père Boilly, habillée d'une robe ancienne, coiffée d'un bonnet de deux sous trouvé chez un antiquaire, la fleur pourpre au corsage, le rire clair sonnant sur tout cela, Réjane, dans ce tableau de la Blanchisserie, fut, de la tête aux pieds, la petite femme de Paris qu'ont si bien rendue les croquis de Saint-Aubin, de Debucourt et de Duplessis-Bertaut. Elle enleva le succès sans hésitation, à la baïonnette. A Compiègne, à l'acte suivant, dans le salon de réception de Catherine, devenue maréchale de France et duchesse de Dantzig, elle sut, avec un art spirituel et délicat, donner l'impression de la paysanne parvenue en restant la femme désirable du prologue. Cette nuance était importante à bien indiquer pour la durée du succès. Le public n'aime pas, en général, vivre toute une soirée avec une mère noble. Après la grande scène du troisième acte, héroïque et gaie comme une fanfare militaire, entre Napoléon et Catherine ; après l'ingénieux quatrième acte, l'impression de tous fut que la comédienne et la pièce étaient liées pour d'innombrables représentations. *Madame Sans-Gêne* rétablit la fortune du théâtre, fit pénétrer plus avant le nom de Réjane dans la masse profonde du public, consacra définitivement sa popularité. En Belgique, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, en Hollande, en Russie, en Autriche, en Roumanie, en Italie, en Espagne, en Portugal, partout où elle joua cette heureuse pièce, elle obtint le même éclatant succès. *Madame Sans-Gêne* fut traduite dans toutes les langues, jouée sur tous les théâtres d'Europe ; à Berlin, on la donnait le même soir dans trois théâtres à la fois ; à Londres, le plus grand artiste de l'Angleterre, Sir Irving, la joua lui-même sur son beau théâtre, et la chose ne manquait pas de piquant, d'entendre Napoléon gronder en anglais. On fit des meubles, des étoffes, des bijoux, des bonbons, du papier, jusqu'à de la vaisselle, à la *Madame Sans-Gêne*.



Cliché Joseph Primoli. Mme RÉJANE
Sortie du Conservatoire

En jouant tous les soirs, pendant des années, le même personnage, le talent du comédien risque de prendre des habitudes, un pli, de perdre son originalité ; son art devient un métier brillant, contre lequel il est utile qu'il réagisse. Réjane sentit et évita cet écueil par un travail incessant. L'année 1894, qui fut l'année la plus heureuse du théâtre du Vaudeville, fut certainement pour elle l'année où elle étudia le plus. Pour les spectacles d'abonnement des lundis et des vendredis, importés de l'Odéon, elle mit au point : une reprise de *la Parisienne*, de Becque ; *Villégiature*, un acte charmant de Henri Meilhac ; elle joua *les Lionnes pauvres*, d'Emile Augier, et composa avec une variété, une vérité, une puissance dramatique admirables la Norah, d'Ibsen (*Maison de Poupée*, traduction du comte Prozor), et cela, en jouant, sans une défaillance, tous les autres soirs et deux fois les dimanches, *Madame Sans-Gêne*.

La Parisienne,



Mme RÉJANE
Et sa fille Germaine



Mme RÉJANE
Au Bois

créée avec succès au théâtre de la Renaissance, sous l'intelligente direction Samuel, venait d'échouer misérablement à la Comédie-Française. Réjane, qui aimait passionnément cette belle pièce, qui l'avait présentée inutilement à Raymond Deslandes, qui l'avait jouée, dans le salon de Madame Aubernon, pour la joie des artistes, était exaspérée de cet insuccès, elle n'y tenait plus, c'était comme une affaire personnelle, elle voulait, pour l'auteur, une revanche; elle l'obtint, éclatante, le 18 décembre 1893.

Maison de Poupée, annoncée sur mon programme de l'Odéon dès 1890, parut sur l'affiche du Vaudeville le 20 avril 1894. Comme pour les œuvres étrangères, et les pièces françaises, du reste, la presse fut partagée en deux camps, ceux qui ne veulent pas toujours comprendre et ceux qui comprennent trop vite. Toute la colonie scandinave fut là, le célèbre Thaulow passa la nuit pour peindre des tableaux au décor; le grand compositeur Grieg apporta, pendant un entr'acte, une couronne à la Norah française. Enfin, la pièce, qui ne devait se donner qu'en abonnement, fut reprise et se joua tous les soirs, avant le départ de Réjane pour le Nouveau Monde. Car il arriva alors ce qui arrive toujours aux actrices hors pair. Grau, le grand impresario américain, lui offrit un traité de deux cent mille francs pour cent représentations. Elle refusa longtemps, elle craignait l'éloignement, étant de Paris et l'aimant jusque dans ses verrues; mais elle avait deux enfants; avec sa vie de grande artiste, la main ouverte et le goût curieux, elle dépensait sans compter, elle se dit que trois mois passent vite, en somme, et que, étoile maintenant, il lui fallait élargir son horizon. A New-York, devant ce public, parisien comme celui de la Chaussée d'Antin, elle obtint le plus éclatant succès. Elle fut rappelée, comme il convient, quinze ou vingt fois par soirée. Elle dit « je reviendrai » en anglais, le jour de la dernière, avec, autour d'elle, des gerbes de fleurs amoncelées. A Washington, à Philadelphie, elle fit ce qu'ont fait presque toutes les tournées dans ces deux villes, beaucoup d'effet et peu d'argent. Elle eut des salles magnifiques à la Nouvelle-Orléans, de moins belles à Saint-Louis et à Chicago. A Montréal, on lui fit l'accueil le plus touchant, le plus français. A Boston, pendant deux semaines, elle goûta la joie vive d'avoir un public nombreux, délicat, comprenant à ravir toutes les finesses de notre littérature théâtrale, applaudissant aux bons endroits. Elle revint par Londres, où, avec *Madame Sans-Gêne*, elle remplit la salle de Garrick-Theatre, pendant de longs soirs encore, puis rentra dans sa petite maison fleurie d'Hennequeville, goûter la joie d'un repos bien gagné.

* * *

Comme les planètes, les « étoiles » dramatiques ont leurs mouvements réglés, leurs déplacements prévus. Notons, de 1895 à 1899, ceux de Réjane, et donnons la nomenclature de ses diverses créations; il nous a semblé inutile d'entrer, à ce sujet, dans le détail de ces représentations, estimant qu'elles sont encore présentes à l'esprit des lecteurs.



Cliché P. Nadar.

A LA MALMAISON
Après le déjeuner de la 200e représentation de *Madame Sans-Gêne*

SAISON THÉATRALE 1895-1896

20 novembre 1895 : *Viveurs*, comédie en quatre actes, de Henri Lavedan; rôle de Madame Blandain. 31 janvier 1896, pour les spectacles d'abonnement : *Lolotte*, comédie en un acte, de Henri Meilhac et Ludovic Halévy, et *la Bonne Hélène*, comédie en deux actes, en vers, de Jules Lemaître; rôle de Vénus. Le 24 mars, reprise d'*Amoureuse ;* le 6 mai, reprise de *Lysistrata*.

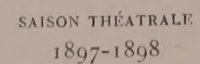
SAISON THÉATRALE 1896-1897

28 octobre : *le Partage*, comédie en trois actes, de M. Albert Guinon (Réjane avait créé déjà, du même auteur, en mai 1894, dans un bénéfice organisé par elle au théâtre des Variétés, une comédie en un acte : *A qui la faute?* qu'elle joua avec Coquelin et Baron). 19 décembre, le Vaudeville met à son répertoire la comédie célèbre de Sardou et Najac : *Divorçons!* où elle joue

le rôle de Cyprienne. Le 12 février 1897, elle crée le rôle d'Hélène dans *la Douloureuse*, la délicieuse comédie de Maurice Donnay, qui resta sur l'affiche jusqu'à la fermeture annuelle du théâtre.



Cliché P. Nadar. GERMAINE POREL
A cinq ans



SAISON THÉATRALE
1897-1898

Après une série de représentations à Londres, Réjane quitte Paris le 22 septembre, sous la direction de l'impresario Dorval, et parcourt, en octobre et novembre, le nord et l'est de l'Europe. A Copenhague, elle est acclamée, dans *Maison de Poupée*, devant son auteur, le vieil Ibsen. A Berlin, où elle ramène le goût des spectacles français, ce qui lui valut les injures d'une presse disons... exagérée et les félicitations des gens... plus calmes, elle obtint un succès considérable et eut la joie de faire réussir *la Douloureuse*, qui avait eu toutes les peines du monde à finir en allemand, quelques jours avant son arrivée. A Saint-Pétersbourg, l'Empereur, se souvenant des fêtes franco-russes, où elle avait joué devant lui, à Versailles, lui daignait envoyer un rubis incomparable, après avoir mis généreusement son beau théâtre à sa disposition. A Moscou, à Odessa, à Bucharest, à Budapest, à Vienne, à Munich, à Dresde, même accueil enthousiaste. Le 14 décembre, elle finissait sa tournée par Strasbourg, et, le 16 décembre, elle assistait, au Vaudeville, à la lecture de *Paméla, marchande de frivolités*, pièce en quatre actes et sept tableaux, que Sardou venait de terminer à son intention. Une pièce à spectacle et à costumes exige des répétitions nombreuses; en attendant la première, qui eut lieu le 11 février 1898, elle reparut, le 21 décembre, dans *Sapho*. Daudet n'eut pas la joie de la revoir dans ce rôle, la mort le foudroya le jour de la répétition générale. 30 mars, reprise de *Décoré;* 20 avril, bénéfice d'Alice Lavigne, dans lequel elle fit une conférence et joua, entourée des plus grands artistes parisiens, *le Roi Candaule*, de Henri Meilhac et Ludovic Halévy. Aidée du généreux *Figaro*, elle fit réussir, au delà des proportions accoutumées, cette représentation qui, en matinée, produisit plus de cent mille francs. Le grand succès de *Zaza*, pièce en cinq actes, de MM. Pierre Berton et Charles Simon, le 12 mai, finit heureusement cette saison laborieuse.

ANNÉES THÉATRALES
1898-1899 et 1900

19 novembre : elle joue Simone, dans *le Calice*, comédie en trois actes, de F. Vandérem. Le 15 décembre, Georgette Lemeunier, dans la comédie en quatre actes de Maurice Donnay. Le 25 février, Thérèse, dans *le Lys rouge*, d'Anatole France, et le 30 mars 1899, Madame de Lavalette, dans la pièce en cinq actes d'Émile Moreau; puis, reprend, en septembre, le chemin parcouru dans la précédente tournée, visite en plus, cette fois, l'Italie, l'Espagne et le Portugal, est reçue par un empereur, un roi et trois reines.

Le 30 décembre 1899, sans tapage, doucement, simplement, comme quelqu'un de spirituel et d'avisé qui rentre dans une maison amie, elle reparaît, souriante, dans *Ma Cousine*, où elle n'a jamais été plus amusante, plus variée et plus jeune; puis, en attendant qu'elle présente aux spectateurs variés de l'Exposition divers spectacles préparés pour elle, qu'elle reprenne *Zaza*, un de ses plus beaux rôles, et, naturellement, l'universelle *Madame Sans-Gêne*, elle crée *le Béguin*, comédie en trois actes, de Pierre Wolff, et *la Robe rouge*, de Brieux, deux œuvres d'un genre tout à fait différent, tout à fait opposé, l'une continuant la jolie route parcourue depuis *Ma Camarade* jusqu'à *Viveurs*, *la Douloureuse* et *le Lys rouge*, l'autre suivant le chemin tracé par *la Glu*, *Germinie Lacerteux* et *Sapho*, un peu plus avant dans la nature et dans la douleur.



Cliché Boyer. JACQUES POREL
A quatre ans

* * *

On s'étonnera peut-être que, dans cette étude de la vie d'une comédienne illustre, on n'ait point donné une part plus grande à la partie anecdotique, comme avaient coutume de faire les biographes du siècle dernier et les petits journaux à cancans de la fin du second empire. Les auteurs ont pensé que ce qu'il y avait de plus intéressant à dire d'une grande artiste, c'était ce qui touchait à son art, et que si l'on voulait bien compter le nombre des soirées occupées par ses représentations, des journées prises par ses répétitions, du temps employé à l'étude de ses rôles, à l'essayage de ses costumes, cet essayage qui suffit souvent à occuper toute la vie d'une femme du monde, on verrait qu'il lui reste bien peu de temps pour les bavardages et les inutilités. Ils ne voient cependant aucune difficulté à dire à ceux qui veulent tout savoir, que Réjane est mariée avec un des deux auteurs de cet ouvrage considérable, qu'elle a deux beaux enfants, une fillette : Germaine, intelligente et fine comme elle; un petit garçon : Jacques, bon et tendre comme sa sœur; que, lorsqu'elle n'est pas avec ses petits, ce qui est rare, au théâtre, ce qui n'arrive presque jamais, on est sûr de la rencontrer chez les fleuristes à la mode, les marchands d'étoffes, de tableaux, de bibelots anciens, cherchant un éventail curieux, une dentelle unique, une fleur ou un bijou rare, avec l'ardeur joyeuse qu'elle met en toutes choses, et dépensant la prodigieuse activité de sa vie à conquérir là, comme dans son art, l'exquis et le raffiné, enfin, ce qui fait la joie de travailler et de vivre.



Cliché Reutlinger.

MADAME RÉJANE ET SES ENFANTS

PAUL POREL & JULES HURET.

Directeur : M. Manzi. Imprimerie Manzi, Joyant & Cie, Asnières. Le Gérant : G. Blondin.

La Grande Roue de Paris

Il paraît décidément acquis que le fer triomphera dans l'Exposition de 1900, comme il avait triomphé en 1889.

Il est hors de doute que la Tour Eiffel se fixa dans les esprits, en 1889, comme la chose la plus extraordinaire que le génie industriel ait produite à cette occasion ; avec la Galerie des Machines, cette tour gigantesque marqua un véritable triomphe pour la métallurgie.

Mais on sait que cette œuvre ne fut pas à l'abri de la critique, et on ne saurait oublier la campagne menée par certains écrivains contre cette sorte d'apothéose du fer qui venait rompre les traditions esthétiques dans l'art monumental.

Aussi que ne cherche-t-on pas en vue de 1900 comme *clou* pouvant rivaliser, comme nouveauté sensationnelle, avec la Tour Eiffel en 1889 ?

C'est à cette recherche peut-être que nous devons cet amoncellement de palais et d'attractions de toutes sortes qui doit faire de l'Exposition centenaire un véritable et vaste champ de merveilles.

Mais, en dépit du génie de nos architectes, en dépit de l'ingéniosité dépensée à foison dans de multiples créations plus originales les unes que les autres, en dépit de l'or jeté à profusion dans une foule de constructions dont la richesse le dispute à l'élégance et au pittoresque, c'est encore au fer qu'appartiendra le rôle prépondérant à l'Exposition de 1900. C'est encore le fer qui en fournira le *clou* avec la Grande Roue de Paris.

Les esthètes pourront s'en désoler, pour l'art, mais c'est encore cette énorme masse de fer merveilleusement agencée qui frappera le plus l'imagination publique et la Grande Roue sera pour 1900 ce que fut la Tour Eiffel pour 1889 : la plus importante et la plus remarquée de ses attractions.

Comment en serait-il autrement quand on songe à la stupéfaction de l'âme simpliste des foules devant cette roue gigantesque, montée comme une roue de bicyclette sur de fragiles rayons et transportant dans l'espace à une hauteur de 106 mètres *1600* voyageurs à la fois, cela dans 40 wagons, c'est-à-dire dans deux trains complets.

On s'extasiait devant le ballon Godard qui, en 1889, enlevait trente personnes dans sa nacelle, et voici la Grande Roue qui, dans un mouvement d'ascension qui donne l'illusion complète du ballon, va en emporter 1600 !

Comment l'esprit, même et moins attentif, ne serait-il pas frappé par un pareil trait d'audace ? Mais, hâtons-nous de le dire, cette audace n'a d'ailleurs rien de dangereux.

C'est bien, en effet, le même principe de la roue de bicyclette qui a présidé à la construction de la Grande Roue, mais si la première pèse 2 kilog. et doit supporter la moitié du poids de l'homme qui la monte, soit 45 kilog. ou 22 fois son poids, la seconde pèse 650,000 kilog. et ses 1,600 voyageurs n'en pèseront au maximum que 160,000, soit le quart de son propre poids.

C'est, on le voit, beaucoup plus qu'il n'en faudrait pour la sécurité publique.

Veut-on quelques détails ?

La Grande Roue de Paris mesure 106 mètres de diamètre et son axe repose sur 2 pylônes de 55 mètres de hauteur.

Elle se compose de 4 jantes parallèles reliées entre elles par des entretoises formant treillis. Ces jantes supportent les 40 wagons de voyageurs qui y sont suspendus par des axes pivotants leur permettant de conserver la position verticale pendant toute la révolution de la roue.

Ces deux jantes sont reliées à l'axe au moyen de 160 rayons en câble d'acier de 5 centimètres de diamètre.

L'axe, en acier fondu, pièce unique par son poids et ses dimensions formidables, mesure 12m40 de longueur sur 0m66 de diamètre et pèse le poids fantastique de 36,000 kilog.

La rotation de la roue est assurée par deux câbles sans fin, en fil d'acier, qui s'enroulent deux fois sur le périmètre de la jante, puis viennent s'enrouler sur deux tambours actionnés par la machine motrice d'une force de 100 chevaux.

C'est simple, on le voit, comme conception, mais combien saisissant par l'effet obtenu !

Si l'on ajoute que l'ascension dans la Grande Roue, à 106 mètres de hauteur, se fait sans aucune secousse, sans trépidation, sans vertige possible, les voyageurs se trouvant confortablement installés dans de luxueuses voitures fermées de glaces de tous côtés, qu'on y voit le plus admirable panorama circulaire de Paris et de l'Exposition, il est aisé de conclure que la Grande Roue de Paris laissera dans l'esprit de ses millions de visiteurs un ineffaçable souvenir et que son nom s'attachera à 1900 comme la Tour Eiffel à 1889. Il n'y a pas de doute, nous sommes bien dans le siècle du fer !

